

Allal El Fassi

Centre culturel du livre

Édition / Distribution

6, rue du Tigre. Casablanca

Tél : +212522810406

Fax : +212522810407

markazkitab@gmail.com

Première édition 2020

Dépôt légal: 2020MO1494

ISBN: 978-9920-627-34-4



Allal El Fassi

Said Bensaid ALAOUI



Table des matières

Introduction	7
AVANT PROPOS	9
Chapitre Premier : NAISSANCE D'UN ZAIM	13
Chapitre Deuxième : AUTOCRITIQUE	25
Chapitre Troisième : LIBERTE, SOUVERAINTE, HUMANISME	43
CONCLUSION	58
ANNEXE I - (Morceaux choisis)	61
ANNEXE II - (Témoignages).....	85
Une bibliographie sélective sur ALLAL EL FASSI, en français.....	128

Introduction

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une réflexion

raisonnée et ciblée menée durant plusieurs mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président du Prix du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Mojeb Al Zahrani

Abdulaziz Alsebaïl

AVANT PROPOS

Alim (=détenteur de savoir religieux), enseignant universitaire, analyste, militant nationaliste et leader politique, sont autant de facettes d'une seule et même personne : Allal el Fassi. A en juger par la qualité de ses écrits, aussi bien dans le vaste champ de l'écriture littéraire, la poésie notamment, que celui de la production scientifique (entendez: sciences religieuses), nous concluons vite que le penseur marocain trouve une place de choix dans la pensée arabo-musulmane contemporaine, prise dans sa globalité. Pour la génération marocaine qui a vécu une partie de son existence sous l'occupation coloniale, Allal El Fassi fut, d'abord, le grand Zaim du nationalisme marocain avant d'être le poète ou le penseur de renommée qu'il est. Aux yeux de ceux qui sont nés dans le Maroc indépendant, l'image du Zaim est beaucoup moins claire dans les esprits quelle ne le fut avant l'indépendance. Disons que l'image d'Allal cède la place, tantôt à celle d'Allal l'alim, (souvent doublé du poète), tantôt à celle de l'homme politique. Voire du réformateur religieux. Dans les deux cas, l'évocation de l'homme est, quelque peu, entourée de mystère. La plupart du temps, le nom d'Allal Et Fassi est

de nos jours, pour beaucoup de gens, est modestement confiné dans les dimensions de chef de parti politique, le parti Istiqlal en l'occurrence. De manière générale, c'est d'une représentation trouble qu'elle est question chaque fois que l'on évoque le nom de ce symbole du nationalisme marocain.

Certes, le nom d'Allal El Fassi est plus qu'associé au Mouvement National Marocain pour avoir, durant toutes les étapes qu'a du traverser ce mouvement de libération *nationale, occupé* les devants de la scène. L'histoire de la lutte du peuple marocain est solidaire de celles des hommes qui ont rendu possible le recouvrement de la pleine souveraineté du pays et le nom du Zaim s'y impose, de toute évidence. La mémoire marocaine collective ne peut que le confirmer. Toutefois, avec le recul que permet le laps de temps, relativement grand, qui nous sépare des premiers contacts que nous avons eus avec les écrits de Si Allal, nous amène à croire que ce n'est pas que dans l'histoire du nationalisme marocain uniquement qu'il faille chercher. Aujourd'hui, il nous paraît plus bénéfique de conduire notre investigation un peu plus loin. C'est dans l'horizon de la pensée arabe contemporaine qu'il faudrait s'orienter. Autrement dit, c'est à la lumière de la question de la modernité, tel qu'elle est perçue par les penseurs arabes de NAHDA que l'on augmente ses chances pour obtenir des

réponses satisfaisantes aux questions que posent les écrits, multiples et variés, du Zaim .Thèse centrale autour de laquelle pivotait la pensée arabo-musulmane contemporaine, la modernité, que l'on se rallie à ses exigences de façon claire ou que l'on hésite et émette des réserves , constitue, à notre sens le meilleur chemin à prendre pour accéder à la pensée d'Allal El Fassi.

Considéré dans son contenu culturel, le Mouvement National Marocain est ,à maints égards, le reflet des idées préconisées par la pensée arabo-musulmane contemporaine, dite aussi pensée de la Nahda (Renaissance). A notre sens, c'est dans la conjugaison de cette double orientation de l'esprit (Mouvement de libération Nationale marocaine et son contenu culturel d'une part et la pensée de la Nahda, d'autre part) que l'action et la pensée d'Allal El Fassi trouvent leur explication la meilleure. Les écrits d'Allal El Fassi offrent au lecteur l'opportunité de lire une réponse, quelque peu inhabituelle. Inhabituelle, du fait que trois termes s'entrecroisent dans la pensée d'El Fassi : nationalisme, islam et modernité.

Au lieu de faire référence à des « anthologies de ce qui été écrit à son sujet par des éminents chercheurs ou écrivains », comme il nous est recommandé par l'annexe du contrat de « cent et un livres », projet prôné par l'Institut Du Monde Arabe et auquel d'ailleurs nous

nous honorons d' associer notre effort, nous avons jugé hautement intéressant de solliciter la contribution de grandes figures du Mouvement Nationale Marocaine en les invitant à bien vouloir apporter leurs témoignages sur ce que, pour chacune d'elles, est feu Allal El Fassi .Quelle fut grande notre joie de constater que les généreuses réponses, des uns et des autres, n'étaient pas que de simples « hommages », protocolaires, comme le veut l'usage, mais s'avéraient être, par la profondeur de leurs vues, et, surtout, par la chaleur des propos, une véritable participation à la réalisation de cet ouvrage qui n'a de prétentions autres que de faire comprendre, au large publique, le penseur arabe contemporain, Allal El Fassi .Que les éminents contributeurs : Mme Aicha Belarbi (ancien ministre, membre du parti USFP) et Messieurs Ismail Alaoui (ancien secrétaire général du Parti PPS), Mohamed LYAZGHI (ancien premier secrétaire général du part USFP), ABDELOUAHED El Fassi (fils du feu Allal El FASSI, ancien ministre parti Istiqlal) et NIZAR BARAKA (secrétaire général du parti ISTIQLAL) veuillent bien trouver dans ces mots l'expression de notre gratitude la plus sincère et le signe de notre estime la plus haute.

Rabat, le 15/1/12/2019

Chapitre Premier

NAISSANCE D'UN ZAIM

En 1910, date de naissance d'ALLAL El Fassi, deux ans étaient déjà passées après la destitution du sultan Moulay Abdelaziz et l'intronisation de son frère aîné, Moulay HAFID, pour donner suite à un « acte d'allégeance » comportant des clauses que ce dernier se devait d'observer. Une première dans l'Histoire du Maroc, moderne au moins. Quelques années plus tard, le 30 Mars 1912, un traité instituant le régime du protectorat au Maroc, fut signé à Fès. Ces deux événements majeurs ont marqué l'Histoire du Maroc contemporain : le premier par sa portée symbolique et le second pour avoir opéré la plus grande et terrifiante fissure que le pays ait connue tout au long de son Histoire. C'est donc dans un Maroc en ébullition que celui qui, affectueusement, dans moins de deux décennies, aura pour qualificatif honorifique : le Zaim Allal El Fassi est né.

A l'âge de quinze ans, le jeune Allal regagna Quaraouiyyine. En ces temps-la, la célèbre Université de Fès était loin de conserver le rayonnement qui fut le sien, des siècles durant. A son tour, à l'instar des autres

universités du monde arabe, Quaraouiyyine avait, depuis deux siècles au moins, sombré dans une profonde la léthargie. Si La Quaraouiyyine de l'époque n'avait plus rien de sa réputation d'antan, le haut lieu du savoir. Aux yeux des communs des gens, son prestige demeura le même. A vrai dire, Quaraouiyyine était, en cette période, à cent lieues de ce que devrait être l'institution scientifique des temps nouveaux.

La Quaraouiyyine de la fin des 19 siècles et début du 20, était le théâtre d'une guerre, à peine voilée, entre, d'une part, ceux qui, bec et ongles, défendaient le maintien du statu quo et, d'autre part, ceux qui appelaient à une refonte du système en place. Le premier camp était, et de loin, supérieur en nombre et influence au sein de l'université et à ses alentours. Les partisans de la réforme, eux, étaient tous plus ou moins imprégnés des idées prônées par la pensée Salafite. Dès son entrée à Quaraouiyyine, le jeune Allal, on le devine, s'est vite rangé du côté des étudiants qui se plaisaient à entendre l'appel au renouveau, timidement prononcé par des Alims en phase avec la thèse Salafite, en provenance du MASHREQUE. Les qualités du leader firent leur apparition de manière précoce chez Allal El Fassi et s'y, de la sorte, trouvait au-devant de la scène qui mettait en opposition Alims conservateurs et Alims adeptes du renouveau. En plus des idées prônées par l'Ecole

Salafite au pays de Mohammed Abdou et ses pairs, les Alims marocains réformistes eurent vivantes dans leurs esprits les rares idées réformistes qui émergeaient au Maroc, dans une réaction contre la défaite humiliante qu'à connu l'armée marocaine lors de la bataille d'Isly, en 1844 et contre les conséquences la « guerre de Tétouan en 1859/60.

Les deux événements majeurs signalés marquèrent profondément l'Histoire du Maroc contemporain, de manière profonde. Chacune d'elles, à sa manière, rendait possible la « colonisabilité » du Maroc. Les deux échecs ont opéré, aussi bien chez le Makhzen que dans la conscience collective marocaine, des blessures profondes.

Affaibli à l'intérieur, par la vulnérabilité de ses structures et là la précarité des conditions de vie de la quasi-totalité de la société, d'une part de l'autre et, d'autre part, soumis, de l'extérieur, à des pressions de toutes sortes (militaires, politiques, économiques), le pays était devenu bel et bien colonisable. Le contexte global, dont on a tenté, schématiquement de brosser les contours, a fait donc que les idées réformistes prônées par l'Ecole Salafite, aient été recevables au Maroc de l'époque. Le contexte du Maroc de l'époque était, quoique de manière peu perceptible, favorable à la

réception au courant libéral, au sein des élites de bord différents⁽¹⁾.

Remarquons, par ailleurs, que la pénétration coloniale française au Maroc s'est faite suite à une stratégie « savamment » menée. Nous voulons, par là, dire que le savoir ait été mis au service de l'idéologie du colonisateur. Des études, appuyées par des visites de terrains, ont été faites sur les différentes régions du Maroc. la « Mission Scientifique au Maroc », installée à Tanger depuis le début du 20 siècle, était le cadre légal de ces investigations. La visée inavouée, de l'expédition « scientifique » était de rendre connaissable la terre marocaine et, de la sorte, mettre à la disposition des colonisateurs un arsenal de renseignements utiles, aussi bien sur le terrain que sur les hommes et les us et coutumes dans les différentes contées du Maroc. L'idéologie colonialiste était déjà forgée, avec le concours des contrôleurs civiles et autres cadres ayant obtenus une longue expérience coloniale, en Tunisie et, de façon plus précise, en Algérie⁽²⁾.

(1) voir, notamment :

ABDALLAH LAROUÏ-LES origines culturelles et sociales du nationalisme marocain.

Centre Culturel Arabe, 2001, Casablanca-pages 371-418.

(2) sur la portée colonialiste de la mission scientifique au Maroc, voir :

ABDELKEBIR KHATIBI-Bilan de la sociologie au Maroc Publications de l'association pour la recherche en sciences humaines/1968, Rabat.

Fiers de la lecture qu'ils avaient faite de l'Histoire du Maroc, institutions, traditions et composantes ethniques, les cadres de la Résidence Publique à Rabat, se sont ingéniés à confectionner une « idéologie Berbère ». Selon le crédo de cette idéologie, le Maroc est, semble-t-il, composé de deux ethnies hétéroclites, l'une berbère et l'autre arabe. L'islam, au regard de cette idéologie, ne constitue pour les berbères qu'une simple écorce superficielle, un vernis qu'il suffirait de gratter un peu pour l'enlever. En fait, les berbères, selon cette idéologie, ont toujours continué de vouer à leurs convictions ancestrales, antérieurs à la venue de l'islam au Maroc, un attachement indéfectible. L'Etat chérifien devra donc, dans le domaine de la justice, œuvrer pour être en conformité avec cet état de choses. Il faudrait donc procéder à un redressement d'une situation irrégulière, inique. Autrement dit, il va falloir, dans l'optique de l'idéologie colonialiste française, procéder à la création de deux catégories de tribunaux pour rendre la justice dans le pays de Juba, au lieu de la seule catégorie de tribunaux de SHARI'A (loi islamique), actuellement existants. La première des deux catégories à pourvoir, d'après les stratégies de l'idéologie nouvelle, doit être dédiée aux justiciables dans la sphère arabophone du pays ; la seconde catégorie des tribunaux sera consacrée aux habitants en litige à l'intérieur de l'espace berbérophone

du pays. Les verdicts, dans la zone arabe, seront donc prononcés au nom de la Shari'a ; quant aux sentences rendues dans les tribunaux de l'autre partie du Maroc, elles devraient, dorénavant, être soumises à l'impératif des coutumes établies par les berbères depuis la nuit des temps. Cet Impératif a pour nom IZERF (le mot signifie coutume, en amazighe).

Ainsi fut conçu et proclamé « le Dahir berbère ».

Aussitôt annoncé, ledit dahir devint objet de protestation inconsidérée. la vague de contestations engendrés par la proclamation du « dahir berbère » était si dense et si ample que vite il eut intéressé le pays entier. La protestation était, surtout, spontanée et, à la stupéfaction de la Résidence Publique, était générale, englobant aussi bien les villes que les campagnes qui, au regard de l'idéologie colonialiste française, appartient plutôt à la sphère IZERF. L'idée d'un islam mal aimé en terre berbérophone, tombe par terre. La conscience religieuse marocaine, meurtrie par la triste promulgation du dahir berbère, était l'élément déclencheur de l'éveil du sentiment national au Maroc. Les jeunes révoltés, Allal et ses camarades les premiers, se sont vus leaders du mouvement de la contestation spontanée. Les jeunes nationalistes furent arrêté et y ont fait leur baptême de feu. Dix-huit ans après, relatant les étapes d'évolution du Mouvement

National marocain, Alla El Fassi écrivit « Au Maroc, le 16 Mai 1930 (date de la promulgation du dahir berbère) signa l'acte de naissance du Mouvement national »⁽¹⁾. Le Zaim n'avait pas tort de le dire.

Eu égard à la charge émotionnelles de ses idées réformistes, la pensée Salafite était un terreau favorable à l'éclosion au Maroc d'un nationalisme teinté de concepts religieux, il faudrait le dire. Au regard d'El Fassi, il faudrait surtout ajouter que, « grâce au mode d'action entrepris par ce mouvement, la Salafia ait pu rencontrer au Maroc le succès que, même dans les pays respectifs de Mohamed Abdou et d'Afghani, le mouvement n'eut été pas à même d'obtenir ». En l'espace de quelques années seulement, nourri également de notions libérales, au contact des premiers lauréats marocains des universités européennes (quoique que leur nombre ait été très limité), se frottant à des courants de pensée de NAHDA en provenance du MACHREK, également, le nationalisme Marocain, arriverait à se forger. Progressivement, au fil des ans et fruit d'expériences, une vision raisonnée des choses prend forme. Il faudrait

(1) Allal El Fassi-AL HARAKAT AL ISTIQLALIA FI AL MAGHRIB AL ARABI (mouvements de libération nationale aux pays du Maghreb). Editions de la fondation Allal El Fassi, Rabat (5 éditions), page 160.

reconnaitre que le nationalisme marocain s'est constitué beaucoup plus par réactions aux chocs reçus que par actions murement réfléchies. Disons, si l'on veut, que l'élaboration de la théorie marocaine du nationalisme est résultat des défis lancés à son encontre. De ce qui, en 1930, n'était encore que simple sentiment national, teinté d'ardeur religieuse, l'Histoire en fera une conception raisonnée et un programme d'action, clairement réfléchi. Retenons en quelques dates et événements importants.

Au mois de Décembre 1934, un Comité d'Action Marocain (C.A.M) fut constitué. Le comité en question, composé de jeunes nationalistes, s'est assigné l'objectif de rédiger un « cahier de revendications du peuple marocain » C'est sous cet appellation que le document sera désormais connu. Le cahier qu'il est maintenant question se compose de deux parties. La première est un état des lieux des « réalisations » du Protectorat, vingt-deux ans après son établissement au Maroc. la finalité du bilan était, de toutes évidences, de démontrer au monde l'insuffisance du résultat obtenu sous le protectorat, contrairement à ce que promettaient les clauses du traité de 1912. La deuxième partie du cahier regroupait l'ensemble des revendications concernant les différents domaines (économiques, sociales et politiques) qu'exige le peuple marocain. Le mémoire était, à vrai dire, la réponse claire et structurée, aux accusations du

Protectorat qui taxaient les nationalistes marocains d'absence de cohérence et de vision claire. Par cette deuxième partie du cahier de revendications, les jeunes nationalistes cherchaient à démasquer la réalité des prétentions colonialistes et montrer au monde l'âpre contradiction avec les termes du Traité du protectorat. Une fois lue par la Résidence Publique, le cahier n'en récolta que refus et méconnaissance.

En 1936, le Front populaire en France, est arrivé au pouvoir. Les nationalistes marocains caressaient des rêves quant à la bonne compréhension de leur cause par l'aile gauche de la France politique. Un rappel, sous forme abrégée (« cahier de revendications urgentes ») fut ainsi, moins de deux ans après avoir présenté le premier cahier de revendications, adressé aux autorités de la direction coloniale à Rabat. Son sort n'était guère meilleur que le premier. Pour le mouvement national, c'était l'accomplissement d'un nouveau pas sur le chemin de la radicalisation et de la prise de conscience de soi, que de l'avoir fait.

L'année 1937 sera, elle, riche en événements majeurs. Dans le cheminement du Mouvement National et, évidemment, celui d'Allal El Fassi, 1937 est une année charnière.

De quelle façon l'était-elle, donc, pour le mouvement national marocain et pour la personne du jeune Zaim ?

Grace à une courte période de desserrement de poigne du Protectorat, en plus de démarches, effectuées en France par des militants marocains auprès des esprits libéraux qui les soutenaient, les nationalistes marocains purent obtenir, le permis de se constituer en associations et partis politiques au Maroc. Le premier part politique dans l'Histoire du Maroc a vu le jour à FEZ : Le Part National, Allal El Fassi en était élu chef. Des raisons, peu claires, à notre sens, ont amenait l'un des cofondateurs du parti, Mohamed ben Hassan El OUAZZANI, à se retirer pour fonder un autre parti (AL HIZB AL QUAWMI, parti nationaliste qui, par après deviendra pari AL CHOURA WA ISTIQLAL). Pour l'unité de l'action national, le coup était, évidemment dur mais le nationalisme marocain n'en a pas viscéralement souffert. Le printemps promis aux nationalistes marocains n'eut été que d'une durée misérablement courte. A peine Quelques mois après la constitution des deux partis au Maroc, prétextant des actes de violences commis dans des lieux limités, le protectorat décida : 1-la dissolution des partis politiques ; 2-la déportation de leurs leaders. Aussi, EL OUAZZANI et son avant-garde seront tenus en exiles à l'extrême sud du pays. Le sort réservé à Allal El Fassi était autre : la déportation au fin fond du GABON. Son exile en a duré neuf ans.

Les années qui suivirent la déportation des leaders du

mouvement national ont été témoins de mutations dans l'action nationaliste au Maroc. Un concours de circonstances a rendu possible, encore une fois et sans rapatriement des exilés, l'autorisation aux marocains de constituer des associations et partis politique. En plus des membres du Parti National, qui ne se trouvaient pas en exil ou en prison, des nationalistes marocains, de bords différents ont procédé à la création, en 1943, d'un nouvel organe politique les regroupant : le Parti ISTIQLAL. Unanimement, ils ont choisi pour chef du parti, Allal El Fassi. Le chef élu était, en cette date, encore en déportation au Gabon. Bien que l'homme ne fût pas physiquement présent, la symbolique de son nom qui emplissait les cœurs des cofondateurs du parti était, il va sans dire une menace constante pour le colonisateur.

Le 11 Janvier de l'année d'après fera date dans les annales du nationalisme marocain. Un document fut présenté au Roi et, le jour même, une copie fut également remise à la Résidence Publique ainsi que d'autres copies aux délégations étrangères à Rabat. Les signataires du document, minutieusement choisis, réclamaient l'abolition du traité du Protectorat et le recouvrement au Maroc de sa pleine souveraineté. Dorénavant, ce document aura pour titre « Le Manifeste de l'Indépendance ». En réalité, le document en question était rédigé pour donner suite à des rencontres clandestines entre le Sultan

Mohamed. b. Youssef (son appellation officielle, depuis l'indépendance, deviendra : Le Roi Mohamed V) et les nationalistes marocains. Dans le combat mené par le nationalisme marocain pour l'indépendance, une page nouvelle venait, le 11/1/1944, de s'ouvrir. Il ne sera plus question d'exiger des autorités occupantes d'appliquer les termes du traité du protectorat, c'est d'une revendication solennelle de l'indépendance entière qu'il de partir qu'il est question. De toute évidence, le colonialisme ne pouvait pas l'entendre de cette oreille. Une escalade dans le recours à la violence, de la part des occupants, était devenu un usage habituel. Tortures et prisons se succédèrent et, comble de l'aveuglement du colonisateur, le Sultan, récalcitrant à l'égard de La Résidence Publique fut conduit en exil au mois d'Aout 1953. La révolte armée gagna, petit à petit, tout le territoire national, appuyée d'une action politique de grande envergure partout au monde. Moins de deux ans après sa déportation, triomphalement le Sultan retourne à son trône et le Maroc indépendant devint une réalité.

Pour revenir à Allal El Fassi, disons que le député du Gabon fut rapatrié à son pays en 1946. Il y est resté quelques mois avant de partir à Tanger d'abord et en Egypte ensuite.

Au Caire, une phase nouvelle s'ouvre dans la vie d'Allal El Fassi, militant et intellectuel.

Chapitre Deuxième

AUTOCRITIQUE

Vers la fin de l'année 1948, Allal El Fassi écrivit « AL HARAKATE AL ISTIQLALIA FI ALMAGHREB ALAARABI » (Mouvements Nationaux de Libération au Maghreb). En ces temps-ci, les militants maghrébins en exile cordonnaient leurs actions au sein du « Bureau du Maghreb au Caire ». Initialement rapport présenté à la Ligue des Etats Arabes, pour donner suite à la demande de son Secrétaire Général, le livre dresse un état des lieux exhaustif des mouvements de libération des trois pays du Maghreb : Tunisie, Algérie et Maroc. La partie du livre concernant le Maroc était, on le comprend, la plus grande et la mieux pourvue en renseignements.

Dans la conclusion générale du livre, quelques passages nous interpellent par la fermeté de leurs propos. Au lieu de les paraphraser, nous avons jugé utile de les reproduire in extenso.

«Il est de notre devoir, après avoir mis en exergue les vertus du mouvement maghrébin de

libération, de lui montrer les points faibles dont il se doit de corriger ».

« Le premier point qui ressort de cet examen est, à notre sens, celui de l'élaboration de la théorie. Par théorie nous entendons tout ce qui a trait à la conception du programme détaillé, politique et économique, qui devrait être celui du Maghreb, une fois son indépendance obtenue. Notre crédo consiste à croire qu'œuvrer pour le recouvrement de la liberté spoliée ne constitue en fait que le préalable à la réalisation de nos sublimes objectifs. Objectifs qui visent le bonheur de la nation et prennent en considération la nécessité de devoir redresser la situation précaire dans laquelle ce mouvement se débat ».

(...) « Karl Marx disait : point de révolution sans doctrine. En voici une vérité incontournable, entendu que le mouvement sort toujours de la volonté et que celle-ci est, à son tour, émane de l'intellection. Bien que leur crédo soit étrange et que les idées qu'il en recèle aient une portée destructrice, les communistes, qu'ils soient à l'intérieur de la Russie ou se trouvent ailleurs, n'ont réussi que parce qu'ils ont pu accélérer le

cours des réformes agricoles et industrielles, partout où ils se trouvaient .Nous, qui ne voulons laisser la place à aucun programme hybride ni céder à aucun concept destructeur, nous devrions, d'un côté, saisir l'opportunité d'être déchargés des responsabilités que l'exercice du pouvoir exige d'assumer et, de l'autre, prendre conscience des points de faiblesse du régime actuellement en place dans nos pays. Il faudrait aussi que l'on s'attèle à étudier les différents régimes internationaux et à considérer nos propres problèmes à la lumière de ce que ceux-ci pourraient bien proposer comme choix, pour les résoudre »⁽¹⁾.

Cette manière de voir nous pousse à formuler deux observations. La première, d'ordre général, est valable pour les trois mouvements de libération ; La seconde est propre au Mouvement National Marocain.

La première remarque se rapporte à l'époque de la remise à la Ligue des Etats Arabes du rapport. En ces temps-ci, l'espoir que les militants des pays du Maghreb mettaient en cette organisation était encore grand. L'immédiat après-guerre amenait les mouvements de

(1) Allal El Fassi –ANNAKD ADHATI
(Revue et présentation Said Besnaid Alaoui)
Centre Culturel Arabe, 2019, Casablanca

libération, partout au monde et non pas au Maghreb seulement, à nourrir de grandes espérances pour un avenir chantant la liberté, dans un futur proche et fleurissant. Les années qui succédèrent la fin de la deuxième guerre mondiale avaient connu un foisonnement de littérature qui appelait au sursaut contre toutes formes d'injustice (le colonialisme en premier lieu). Rappelons, également, que l'on n'était pas loin de la création de l'organisation internationale des droits de l'Homme et que grandes étaient les attentes des peuples opprimés. C'est dans cette logique que s'inscrit l'appel d'El Fassi aux dirigeants des mouvements de libération Maghrébine. Le cri du leader maghrébin, ne pouvait avoir une signification autre que celle de devoir entreprendre une revue exhaustive des schèmes de penser du mouvement maghrébin. Pour El Fassi, c'est d'une refonte totale qu'il est question et non pas d'une simple correction. Les esprits des leaders, étaient-ils disposés à recevoir une critique aussi radicale que celle émise par le leader marocain ? La question est, certes, intéressante cependant il nous importe peu de connaître la réponse et nous ne cherchons pas non plus à en supposer une. L'important, à notre sens, est que le Zaim marocain ait prit une attitude aussi radicale que celle que rend le sens profond de l'autocritique. L'Autocritique, titre choisi pour le livre, devient un slogan. Mieux

encore, l'autocritique est, d'ores et déjà, l'ordre du jour voulu pour une étape nouvelle dans le combat de libération. Ce faisant, dans les circonstances qu'avions mentionné plus haut, Allal El Fassi incarnait la crise de croissance que traversait le Mouvement National Marocain. En le faisant, Allal El Fassi risquait, à notre sens, le bon diagnostic, celui qui s'appliquait parfaitement au mouvement marocain dans une phase décisive de son développement. Disons, en faisant empreint de la terminologie Hégélienne, qu'Allal El Fassi, par l'attitude de critique radicale qu'il avait faite, était l'incarnation même de la conscience effrayée du mouvement National marocain dans un moment crucial de son existence.

La deuxième observation consisterait à dire, allant dans le même sens de la précédente. Bien qu'il ait continué de parler du Maghreb en général, le Zaim ne s'adressait en fait qu'aux élites du Mouvement National Marocain, exclusivement. Une question cruciale lui brûlait les lèvres: Qu'en est-il du Maroc, en tant qu'Etat qui cherche à trouver sa place dans le concert des nations? Du coup, une autre question surgit : Quel avenir donc, doit-on projeter pour le Maroc indépendant, en tant que société qui aspire à la modernité? En réfléchissant aux réponses à donner à l'une et l'autre des deux questions, l'idée d'un livre qui tenterait d'apporter

les réponses commença à se profiler dans l'esprit du leader marocain. Pour El Fassi, les deux questions n'en faisaient qu'une seule et même question, telle une pièce de monnaie avec ses deux côtés. Autant dire, c'est à une question à double facettes qu'il faudrait donner réponse. Nous ne perdons pas de vue qu'aux yeux des militants nationalistes marocains, imprégnés de la pensée NAHDA, libérer le pays du joug colonialiste ne constitue en fait qu'une part du travail à accomplir. Parfaire la liberté d'un peuple consisterait, en plus de la libération du territoire, à œuvrer pour sortir les esprits des ténèbres qui les enchainent. Vu sous cet angle, Allal El Fassi offre au chercheur l'image de l'intellectuel nationaliste accompli. Peu à peu, fruit de réflexions et, comme il l'a dit lui-même, « somme de lectures de beaucoup de livres, écrits en arabe et en langue française ou traduits en celle-ci », le livre en gestation prend enfin corps. ANNAKD ADHATI (L'Autocritique), voit le jour⁽¹⁾.

Récupérer la pleine souveraineté ne peut se faire avec un peuple qui baigne dans l'ignorance et se laisse entraîner par l'obscurantisme. Au niveau de l'avant-garde nationaliste, il fallait prendre conscience de cette vérité première. Bâtir le Maroc de l'indépendance, ne peut pas se faire non plus avec le manque de vision

(1) ANNAD..., sus indiqué, page 25.

claire. Eclairer aux citoyens le chemin à suivre, c'est, avant tout, être en possession d'une théorie d'action bien définie. Le Zaim le disait de façon claire « A la conclusion de mon livre (AL HARAKATE ALISTIQLALIA AU MAGHREB) j'ai appelé les hommes de ces mouvements d'accorder à la construction de la théorie l'attention qu'il faut, ainsi qu'à l'établissement du programme détaillé, à même de leur permettre de réaliser les réformes profondes auxquelles notre nation aspire. Ainsi, une fois l'indépendance récupérée et la liberté acquise, la nation n'aura pas des troubles qui lui ferait douter de la valeur des sacrifices qu'elle est entrain de consentir »⁽¹⁾.

Passons maintenant en revue la morphologie du livre.

Avant de le faire, signalons d'abord que ce que nous allons entreprendre, dans les paragraphes suivants, n'est juste qu'une prise de connaissance des contenus des chapitre que NAKD recèle sans prétention aucune. Il n'est donc question, dans les pages à venir de ce chapitre, que d'un simple compte rendu quelque peu étoffé. C'est dire que nous nous abstenons de donner un avis ou de glisser une opinion. Une fois l'exposé

(1) Allal El Fassi-Al HARAKAT AL ISTIQLALIA FI AL MAGHRIB AL ARABI.
Editions fondation Allal El Fassi, (cinquième édition), 1993, Rabat. Page 160.

signalétique terminé, nous nous contenterons d'un bref commentaire, à caractère purement démonstratif.

ANNAKD ADHATI se compose de quatre parties, inégales en quantité de pages et en nombre de chapitres.

I- « Questions de pensées » est le titre donné à l'ensemble des chapitres que contient la première partie du livre. Les quinze chapitres de cette tranche ont, quasiment tous, une connotation didactique. On le comprend, la démarche de l'auteur est absolument justifiée, du fait qu'il veuille à ce que son livre soit une lanterne qui éclaire le chemin des élites, auxquels il s'adresse d'ailleurs. Définir la méthodologie, se soucier de la clarté des concepts, expliquer en multipliant les exemples, sont autant de signes de la volonté de guider chez l'auteur.

Avoir la Société pour objet de réflexion, apprendre à réfléchir de manière exhaustive, prendre en considération l'opinion publique, apprendre à avoir le devoir pour impératif de l'action et la liberté de penser pour idéal de l'esprit. A toutes ces préoccupations, vivement exprimées tout au long des chapitres de cette partie de NAKD, il faut ajouter deux autres soucis. Le premier est celui de prendre l'attachement à une « aristocratie de la pensée » pour idéal. La démocratie, nous dit Allal El Fassi, « est louable en toutes choses,

l'aristocratie, elle, demeure cependant chose importante pour diriger la nation »⁽¹⁾. Nous dirions que le Zaim s'inspire du sage Epicurien quand il appelle à se mettre au-dessus de la mêlée pour réfléchir, et s'y associer pour agir. Le deuxième souci est celui de se garder de confondre modernité et contemporanéité. « Confondre l'une et l'autre, écrit El Fassi, constitue, à notre époque, un aspect majeur de la faiblesse intellectuelle. La société est, en fait, répartie en deux camps. Pour le premier clan, tout ce que les anciens ont fait ou pensé est le vrai que l'on doit suivre et, de la sorte, ceux qui se réclament de ce clan ont pour principe de n'accorder aucun crédit à toutes choses qu'elles n'aient été léguées par les anciens ni non plus à ce qui n'est pas d'usage dans les milieux où ceux-là ont grandi. Les partisans du camp adverse sont, bien au contraire, obnubilés par le désir d'innover en toutes choses, croyant dur comme fer que l'idéal auquel il faut aspirer est celui où tout ce qu'il y a de nouveau (ou croient qu'il en est ainsi). Pour eux, le salut réside dans les modes et objets de plaisir qu'offrent la vie actuelle (...) les uns et les autres sombrent dans l'erreur ». Et El Fassi d'ajouter « L'origine de l'erreur vient du fait que l'on confonde aussi bien modernité et contemporanéité, que l'on mélange moderne et

(1) ANNAKD... page 26

contemporain .Une chose pourrait bien nous être contemporaine, alors qu'elle ait été produite aux moyens âges ou qu'elle fut conçue dans les temps les plus reculés de l'Histoire de l'Humanité. De même que, parfois, on qualifie quelque chose de moderne sans que celle-ci ne prenne aucune forme d'existence dans la vie actuelle et que, cependant, les anciens avaient connu»

(1)

II- « Idéaux pour réfléchir » est le titre donné à la deuxième partie du livre. L'auteur s'emploie à expliquer ce qu'il entend par « avoir des idéaux pour réfléchir », de peur que l'expression ne prête à confusion. Avoir des idéaux, pour mener à bien une action, quel que soit le champ d'agir, consisterait, pour l'auteur du NAKD, à éviter le penchant, inhérent à l'individu, au pragmatisme aveuglant. « Dès que les choses commenceraient à devenir complexes, l'utilitariste se précipite à réclamer « l'homme réaliste » alors que le devoir appelle plutôt à chercher à trouver le non réaliste, du fait que le premier est habitué à l'action quotidienne mécanique (ce que l'on nomme routine). Si nous constatons que les choses ne vont pas bon train, c'est justement c'est que du penseur que nous avons besoin, de celui qui est en possession d'un savoir à même de nous orienter vers la

(1) Ibidem.

fin auxquels les choses devraient tendre »⁽¹⁾. El Fassi saisit l'occasion pour prendre, à son tour, part à exercer le sport favori des Salafistes, celui de faire grief à la civilisation Occidentale. Celle-ci, en cherchant à faire de l'Homme l'idéal vers qui tout doit être ramené, s'est trouvée au plus bas de l'Homme. En ne cherchant qu'à assouvir les besoins matériels de l'Homme, la civilisation Occidentale n'en réussit qu'à créer de nouveaux besoins chez l'Homme »⁽²⁾.

Les chapitres qui suivent sont, respectivement, consacrés aux différents types de pensée : religieuse, musulmane, patriotique, marocaine, administrative, politique, partisane (relative au parti politique), et à la pensée judiciaire.

Dans les deuxièmes et troisièmes chapitres, El Fassi ne sort guère du sillon Salafite. Les exemples cités et les raisons invoquées pour faire montre de la supériorité de la religion musulmane sont quasiment identiques à ceux habituellement évoqués par les adeptes de l'Ecole Salafite.

Bien qu'ils aient une portée didactique manifeste, le sixième chapitre (pensée administrative), le septième (pensée politique), le huitième (pensée partisane) aussi

(1) Ibid...page 33

(2) Ibid...pages 100/101

bien que le neuvième chapitre et dixième et dernier chapitre (pensée judiciaire). Tout au long de ces chapitres, l'auteur ne laisse passer aucune occasion pour se prononcer sur ce qui, à son avis devrait être fait dans chacun des domaines relatifs aux types de pensées passés en revue, pour œuvrer efficacement à bâtir, pour le Maroc indépendant, l'Etat moderne qu'il mérite. Les objectifs à atteindre sont pour y aboutir sont : 1- mettre en place d'une bureaucratie solidement rationnelle, au remplacement des structures archaïques. 2- Ebaucher les contours d'une monarchie constitutionnelle (dans laquelle les charges du gouvernement sont clairement définies). 3- L'instauration d'un pouvoir judiciaire ou « loi et liberté vont coter à côte, pour que celle-ci observe la loi, de peur qu'il ne sombre dans la tyrannie et ,en retour, pour éviter qu'un excès ne fasse de la liberté un maudit libertinage »⁽¹⁾.

III- La troisième partie du NAKD (la pensée économique), est la tranche du livre qui compte le nombre de pages le plus bas. En dehors du cinquième chapitre (la pensée économique en islam) qui, somme toute, témoigne d'une vision économique peu attendue du penseur musulman, et du sixième chapitre (statut de la propriété terrienne au Maroc), les autres chapitres (au

(1) ...115

nombre de Cinq) ne sortent guère du cadre de la didactique, tout en conservant un ton Salafite sous-jacent.

La pensée économique en islam, tel que la conçoit Alla El Fassi mériterait que l'on s'attarde un moment. Nous faisons l'économie de relater, dans ses détails, l'opinion du Zaim, de peur de s'éloigner de la concision que la nature de notre exposé exige. Cependant, ne nous pouvons pas ne pas signaler la forte présence du ton militantiste duquel il n'arrivait pas à se défaire. En voici, parmi tant d'exemples, ce qu'écrivait El Fassi dans ce sens « La majorité absolue des territoires au Maroc appartiennent à la communauté musulmane et partant ils sont inaliénables (...) Les étrangers n'ont donc pas le droit d'en posséder. Ni les marocains, ni le Roi non plus, ne sont autorisés à vendre ce qui est propriété de la communauté des musulmans »⁽¹⁾.

IV-II n'est pas aisé, en quelques paragraphes seulement, de rendre compte des contenus de trente-deux chapitres. Cependant, nous nous trouvons dans l'obligation de le faire, ne serait-ce que par souci didactique qui, parfois nous oblige à violenter le texte. Nous le faisons pour une raison essentielle, celle de se garder de sombrer dans des détails déroutants qui risqueraient d'occulter le fil conducteur.

(1) ...168/169.

Les préoccupations principales des deux parties précédentes du NAKD sont, nous l'avons vu, celles d'apporter la réponse claire à la première question qui habite l'auteur : Que faire pour construire au Maroc l'Etat de l'indépendance ? Qu'elle réponse faut il donner à l'autre question, non moins importante : que la précédente : Quelle est la société envisageable pour le Maroc de demain ? Si, pour la première question la réponse était relativement acceptable par tous et que le chemin qui y mène est clairement jalonné, la réponse à donner, quant au modèle de société à concevoir est beaucoup moins évidente. Il y va de la nature des choses, l'image d'un Etat à ériger est, normalement beaucoup moins confuse dans les esprits des gens que celle de la société à édifier. Le mode de gouvernement à adopter, les prérogatives des pouvoirs à instaurer sont, en théorie au moins, des choses beaucoup plus simples à concevoir et beaucoup moins difficiles à faire admettre que l'idée d'une société nouvelle. Relever les imperfections d'un mode de gouvernement, ou déceler les limites d'un régime politique, nécessiteraient, certes, un effort considérable, le résultat que l'on obtient est tout de même important. Quant à rendre apparentes les causes enfouies de la défaillance de la société existante, mettre la main sur ce que l'hypocrisie des humains s'emploie à dissimuler, la tâche s'avérerait beaucoup

plus compliquée que l'on croyait auparavant. La thérapie à entreprendre est peu acceptée, le diagnostic n'est pas non plus facilement admis. Une forme nouvelle d'éducation s'impose. Une pédagogie de longue haleine, pénible et couteuse, semble donc nécessaire. La démarche qu'entreprenait le Zaim paraît, à la lumière des remarques précédentes, justifiée.

Cela étant, disons que la pensée sociale (quatrième partie donc) pourrait, en fin de compte, être ramenée à quatre axes fondamentaux : la famille, les phénomènes négatifs (nuisibles, selon l'expression de l'auteur), l'éducation et enseignement et la vie syndicale. Le premier thème appelle à traiter bon nombre de problèmes (statut de la femme marocaine, coutumes et loi islamique, répudiation, polygamie, droits civiques de la femme...).

Le deuxième axe, (phénomènes négatifs) attaque les thèmes d'une nature quelque peu différente : la prostitution, l'alcoolisme et la consommation des drogues, les orphelins et enfants de la rue, la handicap physique et la handicap mentale. Avec les neuf chapitres qui traitent des différents problèmes que soulèvent la question épineuse de l'éducation et des choix qui s'y reportent ainsi que celle de l'enseignement avec toute la complexité de ses multiples domaines les choses sont loin d'être évidentes.

Le troisième axe, ou les questions d'enseignement et d'éducation sont évoquées, mériterait évidemment de s'y attarder longuement. Au lieu de réduire notre essai de résumé à des phrases médiocrement insignifiantes, nous avons jugé prudent de nous contenter d'en signaler l'importance et C'est, malheureusement, ce que l'on ne peut pas faire.

Quoique réduit à deux petits chapitres, le quatrième axe dédié à l'activité syndicale nous paraît être d'une importance capitale, eu égard, d'une part, à l'intérêt que le Zaim accordait à l'action syndicale dans le cadre de lutte pour la libération du pays et, d'autre part, pour la vision qu'il avait pour le tumultueux rapport syndicat-parti politique.

Avant de clore ce chapitre, concluons le compte rendu que nous venons de terminer, par ces quatre remarques générales.

1-la préoccupation majeure du NAKD est, de toute évidence, d'apporter les réponses, nécessaires et satisfaisantes, à la double question du model d'Etat à édifier et celui de la société à construire, une fois l'indépendance récupérée. L'auteur du NAKD ne se contente pas de le dire, haut et fort, dans la présentation du livre, il le martèle chaque fois qu'un sujet, relatif à l'édification de l'Etat moderne, est traité ou un thème

qui se rapporte à la société de nos jours est mis en examen.

2- Autres sujets revêtent une non moins importance sont omniprésents chez El Fassi : la modernité et, de façon récurrente, la liberté. Si les vocables modernité et liberté ne sont pas toujours nommément désignés, leurs dérivés sont fortement présents.

3-Beaucoup plus pesants par l'ombre qu'ils font planer sur toutes les composantes du livre, sont l'islam, d'un côté et la culture, de l'autre. Le mode de présence de l'islam dans la pensée de l'auteur du NAKD nous fait penser à ce que Claude Levi Strauss disait de l'esprit humain « Il est là, sans qu'il ne soit convié ». La culture ou, plutôt, le souci culture n'est pas, probablement, perçu de manière similaire, cependant on sent que le concept culture est omniprésent, bien qu'il ne dise pas son nom. Cette omniprésence est perçue de manières diverses, tantôt elle arbore l'identité marocaine pour s'exprimer, tantôt elle se dissimule derrière le spectre de personnalité marocaine pour en parler, elle se permet, parfois, de s'associer au concept ambigu d'humanisme marocain.

4- Le quatrième remarque est relative à la quatrième partie du NAKD (la pensée sociale). Notons que cette partie du livre est fortement marquée par l'idée de

justice sociale. Derrière des expressions savamment choisies et des tournures de phrases bien agencées, l'idée de la justice sociale absente hante Allal El Fassi. Dans au moins vingt Cinq chapitres sur les trente-deux que comprend cette tranche, l'épineux problème de la justice sociale est soulevé. Dans la réalité de la pratique sociale dans le Maroc colonisé, la justice sociale pèse très lourd par son absence. Sous le ciel d'un pays indépendant une aussi regrettable absence ne pourrait être tolérée, ce serait vider l'indépendance de sa substance que de ne pas la voir inscrite parmi les besoins vitaux à assouvir.

Chapitre Troisième

LIBERTE, SOUVERAINTE, HUMANISME

Les vingt-cinq années qui suivirent la parution du NAKD furent une succession d'activités intenses, aussi bien dans le domaine de l'action politique que dans celui de la production intellectuelle. Sommairement, cette tranche de vie du Zaim peut être répartie en deux grandes périodes : la période Cairote (1947/1958) et celle d'après l'indépendance du Maroc. Cette dernière était encore plus dense et plus riche en production théorique, du fait qu'elle n'eut pris fin que le jour même où le Zaim ait rendu l'âme. La mort d'Allal El Fassi est survenue (le 13/5/1974) dans les bureaux du président roumain Ceausescu, alors qu'il était en train de plaider deux causes qu'ils lui ont été chères : la cause palestinienne et la marocanité du Sahara, dit Occidental.

La période Cairote fut une succession de participation aux congrès, aussi bien dans les pays du moyen Orient arabe qu'ailleurs. La préoccupation majeure d'El Fassi ne fut autre que de faire connaître le Maroc en tant qu'entité politique et culturelle, que le colonialisme Tentait d'occulter et s'employait à en altérer

l'Histoire. La tâche urgente qu'imposait la lutte pour la libération nationale ne laissa point de place aux soucis de théorie que recelait ANAKD. Le jour même ou Mohammed V fut conduit à l'exile, 20 AOÛT 1953, Allal El Fassi lança, à partir de SAOUT AL ARABE (Voix des arabes), célèbre radio cairote, son appel à entamer une nouvelle phase dans le combat pour la libération du pays. Une série de discours radiophoniques a suivi cet appel et les discours lus, par après, furent l'objet d'un des livres les plus connus du Zain : NIDA'A AL KAHIRA (L'appel du Caire).

La deuxième phase, celle qui débuta avec le retour au Maroc d'El Fassi en 1958, couvre la quasi-totalité de sa bibliographie et est le produit de cette période. Un laps de temps somme toute court, eu égard aux nombres et à la qualité des livres produits. Il nous est impossible, dans les limites de notre petit livre, de rendre compte des principales œuvres, nous nous contentons donc d'en faire un jugement d'ensemble. Disons, sommairement, que la lecture des différents ouvrages écrits, des cours professés et de conférences données reflètent la préoccupation centrale du NAKD ADDATI, celle d'œuvrer pour l'édification au Maroc de l'Etat moderne et d'en établir une société où islam et modernité n'appellent pas au conflit mais, bien au contraire, témoignent d'entente.

Si l'on jugeait l'importance des concepts par leur récurrence dans le discours d'Allal El Fassi, nous concéderions qu'il ressorte de cet examen que les plus saillants sont: liberté, souveraineté, humanisme, modernité et intérêt générale. La liste est loin d'être exhaustive, d'autres concepts peuvent s'y ajouter facilement. Notre choix se porte sur la triade : Liberté, souveraineté, humanisme. Les trois concepts sont tirés d'un champ sémantique homogène ou d'autres concepts peuvent facilement s'y ajouter. C'est beaucoup plus d'une contrainte que d'un choix opéré en toute quiétude que nous avons consentis. Force-nous est de le reconnaître.

Avant de passer en revue la signification que chacun des trois concepts prend dans le discours Allalien, il est de notre devoir de signaler que, en le faisant, nous nous limiterions dans le simple exposé du point de vue de leur auteur.

1-LIBERTE

Le terme liberté n'eut cessé de paraître dans les écrits d'Allal El Fassi, aussi bien en prose qu'en poésie et, à chaque fois que le mot liberté est évoqué, flamme et éloge l'entoure. N'est-il pas, à la fois, normal et légitime que la liberté fasse objet de vénération dans la bouche du nationaliste qui mène le dur combat de

recouvrement de l'indépendance de sa propre patrie ? El Fassi en était assurément un, le souci de bâtir l'Etat du Maroc et édifier la société moderne eut voulu que le concept liberté soit associé à l'action pédagogique et difficile à dissocier de l'éducation du peuple. C'est cette double exigence qui animait l'auteur d'ANNAKAD ADDATI, chaque fois ou le mot liberté est évoqué.

Certes, dans NAKD le mot liberté, ainsi que ses dérivés revêtent une connotation panégyrique manifeste, toutefois l'auteur s'emploie à mettre l'accent sur la portée pédagogique que l'on doit retenir beaucoup plus que sur la signification quelque peu abstraite et appelant au rêve révolutionnaire que le mot liberté appelle spontanément, dans le discours nationaliste. Les exemples pullulent et, sans exception, ils dénotent cet état d'esprit. En voici quelques-uns : « ceux qui réclament pour autrui la liberté de penser doivent être eux-mêmes libérés » (page 72, de notre édition), « nous devrions nous libérer de toutes sortes de dominations, à moins qu'elle ne soit celle de l'esprit qui fait de la liberté un dogme afin de pouvoir libérer l'opinion publique du joug des mythes du passé ainsi que de ceux du présent » (p.85) « préserver à notre civilisation arabo musulmane le caractère qui le distingue le plus, sans lequel l'humanité de l'Homme ne peut se réaliser, à savoir le caractère de la libre pensée »(p.89).

Dans deux autres livres, « MAKASID ASHARIAA' » (Fins de la loi islamique) et « DEMOCRATIA WA DIFFAA'ACHA'B AL MAGHRIBI A'NHA » (combats du peuple marocain pour la démocratie) la liberté constitue l'une des idées maîtresses des deux ouvrages. Nous nous contentons, évidemment, d'en signaler l'importance et exprimer le souhait que, le premier des deux livres mentionnés soit rendu accessible au lectorat français, étant donné son importance et, beaucoup plus encore son actualité dans un monde en proie aux dérives islamistes et autres calomnies islamophobes. Cependant, nous proposons au lecteur une courte halte à une conférence à qui il donne pour titre « la liberté »⁽¹⁾

Dans une assez longue introduction au thème de sa conférence, Allal El Fassi passe en revue différents essais de définir le concept liberté chez des penseurs et philosophes à travers les époques, à partir de l'avènement de l'islam. Il passe en revue Les penseurs musulmans, le Moyen Âge chrétien, et le siècle des lumières. Une attention particulière est accordée par El Fassi aux philosophes allemands du dix-neuvième siècle et à Hegel en particulier. Une partie de la conférence fut

(1) Allal El Fassi-AL HORRIYA (la liberté)
Editions Fondation Allal El Fassi (2ième édition, 2013, Rabat).

également réservée à « la révolte contre l'Eglise et la féodalité ». Dans la partie ayant pour titre « les aspects de la liberté dans la démocratie Occidentale », les philosophes du contrat social furent brièvement évoqués

Avant de passer à la lecture de la deuxième partie de la conférence, signalons que le Zain, dans la première partie de son exposé, s'est laissé entraîner par les méandres habituels du discours Salafite, à chaque fois qu'il était question du moyen âge chrétien ou de mettre en exergue les exactions de la féodalité. En dehors de quelques empreints à partir de lecture de première main (textes choisis de Lénine, Engels et Hegel), toutes les références dont il faisait usage sont des manuels de philosophie, des précis d'Histoire et des traités des idées politiques.

« Quelles est cette liberté qui pourrait garantir aux gens de coexister, dans les limites des lois, au sein de la solidarité générale », se demande Allal El Fassi. La réponse qui lui vient à l'esprit de façon naturelle est que le genre de liberté escomptée ne peut être autre que la liberté « civile », celle pour qui la vie sociale est le véritable enjeu à prendre en considération du fait qu'elle est, à la fois, le socle sur lequel repose toutes les libertés fondamentales et le garant de la dignité de l'homme. La liberté, selon El Fassi peut être répartie

en cinq genres : liberté nationale, liberté personnelle, liberté politique, liberté économique et liberté sociale.

Prise dans le premier sens (=liberté nationale), est l'équivalent de l'indépendance totale d'un pays «c'est que la mainmise d'une puissance étrangère sur un pays exclue, habituellement, toute dignité humaine ainsi que les autres genres de liberté ». La liberté personnelle, elle, ne peut avoir un sens autre que celui de pouvoir jouir d'une autonomie physique totale que seule la reconnaissance des libertés politiques est à même de garantir.

Par liberté politique il faut entendre la réunion et l'interactivité de plusieurs facteurs. 1-le libre mouvement dans le champ public; 2- la participation active dans la gestion de la chose publique; 3- prendre part dans la législation des lois. «Pour jouir pleinement de cette liberté (=politique) il faudrait que l'indépendance du pays soit totale ,qu'il n'y ait aucun mode de gouvernement dictatorial ou autres formes de gestion qui ferait que tous les pouvoirs soient concentrés en une personne ou un petit groupe qui renie le droit du peuple d'être consulté ou lui ôte son droit de contrôler l'exécutif et troisièmement que le pouvoir ait le soutien du peuple, dont il est d'ailleurs l'émanation ».Dans le même ordre d'idées, Zaim défend le principe de

constituer des partis politiques tout en expliquant la tâche de ceux-là en matière d'encadrer et orienter les citoyens. En un mot, Allal El Fassi se range entièrement du côté de l'organisation de l'activité politique tel que l'Etat, dans l'acception moderne l'exige et ce sans la moindre réticence. La liberté politique est, pour El Fassi la pierre angulaire dans l'édifice que l'Etat se doit d'ériger et les partis politiques s'employer à défendre.

De longs paragraphes sont dédiés aux « dérives » que la signification de la liberté ait, selon Allal El Fassi, connues l'Europe post révolution française. Il serait utile d'examiner en profondeur les propos du Zaim en la matière, c'est ce que la nature de notre exposé empêcherait de faire. Nous nous pouvons que faire l'économie sous silence les passages, somme toute intéressants que si Allal réserve à l'exposition du point de vue du marxisme léninisme, des critiques qu'il lui prodigue ainsi que, parfois, à des similitudes de convergence avec la doctrine marxiste, renouant ainsi avec un point de vue qui ne cache pas une certaine administration et que l'on a déjà observé dans certains passages du NAKD.

2-SOUVERAINTE

La souveraineté est un concept capital dans la pensée politique moderne, pour le droit constitutionnel c'est ce qui donne à un Etat son entité juridique. Par proclamation solennelle de sa souveraineté, un Etat occupe une place dans le concert des nations. Cet état de choses implique une vérité première, voire une évidence pour les constitutionnalistes: la souveraineté d'un Etat émane de son peuple. Le peuple est, autrement dit, le maître souverain en matière de législation qui est de législation des lois et de codification des règles qui établissent les rapports entre les Hommes dans une société donnée. Un pays souverain est un Etat dans lequel la constitution, source première ou esprit des lois, est l'expression de la volonté générale. A regarder de près, nous constaterons aisément que c'est d'un champ sémantique clos et homogène qu'il est question chaque fois que l'on parle de souveraineté. Les composantes principales de ce champ sont : le citoyen, la citoyenneté, la liberté, la volonté humaine et les lumières naturelles de la raison. L'auteur de NAKD ne peut, par principe, qu'à en consentir, en témoigne toute la deuxième partie du livre. Cependant, la lecture de «DIFA'A ANI SHARI'A» (Défense de la loi islamique)⁽¹⁾ et de « MAKASID

(1) traduit par Charles Samara (éditions Fondation Allal El Fassi)

SHARI'A AL ISLAMIA » (les fins de loi islamique) nous amène à confronter une difficulté sérieuse. Le terme SHARI'A est, de prime abord, en conflit (pour ne pas dire en contradiction) avec celui de souveraineté, tel qu'expliqué plus haut.

Que faut-il entendre, exactement, par SHARI'A et de quelle manière le concept islamique pourrait être en mésentente avec la souveraineté, tel qu'entendue dans la philosophie politique modernes ?

« La foi, pour les musulmans, ne signifie (...) pas seulement la croyance intime, mais également les actes et les œuvres (...) si les actes font partie de la religion, laquelle leur confère la qualification légale de licéité ou d'illicéité et si la loi est l'instrument qui régit l'activité de la société et assure sa protection, elle est par la même partie intégrante de la religion, de la foi et de ses applications pratiques (...) ».

«La notion de religion, dans la conception islamique, recouvre à la fois la croyance, les actes, la loi, l'Etat et le gouvernement »⁽¹⁾.

Entendue dans ce sens, la SHARI'A ne peut être qu'aux antipodes de la souveraineté, voire son contraire et sa négation même. L'auteur du NAKD et autres

(1) ouvrage précité...page 52

articles et livres sur la démocratie, la liberté, et la conscience historique, manque-t-il donc d'absence de cohérence dans la pensée ou souffre-t-il d'une myopie qui l'empêcherait de voir la contradiction entre des concepts que rien ne semble assembler? S'agit-il, plutôt, d'un dédoublement de personnalité ou d'attitudes changeantes au gré des circonstances ? Au regard d'El Fassi, la non compatibilité entre SHARI'A et souveraineté n'est qu'apparente, un examen plus profond nous forcerait plutôt à épouser la thèse adverse. Les logiciens parlent ne de rapport d'« exclusion mutuelle » que quand ils constatent la non compatibilité entre deux concepts, par exemple le chaud et le froid ou le positif et le négatif. Tel n'est pas le cas dans le rapport SHARI'A et souveraineté. Il n'y a contradiction entre droit constitutionnel et SHARI'A que dans une vision réductionniste ou l'on ne prenne pas en considération la visée lointaine de la religion musulmane, celle qui accorde une importance capitale à « l'intérêt de l'Homme ». Il ne nous est pas possible de nous attarder sur une exposition de l'opinion d'El Fassi dans son intégralité. Laissons de côté la démarche démonstrative qu'avait entrepris El Fassi et allons à la conclusion déduite Voici ce que l'auteur de MAKASID écrit en substance :

« A vrai dire, il faudrait faire la distinction entre deux genres de souveraineté. Le premier, que l'on se

doive de qualifier de souveraineté originelle n'appartient qu'à Dieu seule et cela veut dire qu'il ne faut revenir qu'à lui, quant aux injonctions à exécuter et aux interdits à s'abstenir de commettre. Le deuxième genre de souveraineté à prendre en considération, est la souveraineté pratique. Celle-ci, quant à elle, est l'émanation du peuple (...) Le pouvoir de la nation reste, toutefois, tributaire de la concordance de ses actions avec les principes de la SHARI'A islamique »⁽¹⁾.

L'attitude d'El Fassi, à l'égard du couple notionnel SHARI'A/Souveraineté, nous fait, en quelque sorte, penser au couple cognitif kantien et à la dichotomie que le philosophe du criticisme établit entre Noumène (univers des choses en soi) et Phénomène (monde des apparences ou choses naturelles). Immanent. La souveraineté « originelle » est, selon cette analogie, transcendante. La souveraineté pratique, elle, est immanente.

3- HUMANISME

AL INSIA, traduction arabe du mot humanisme, est un concept qui revient plusieurs fois dans les écrits d'Allal El Fassi. L'humanisme est, souvent, lié aux

(1) Allal El Fassi – MAKASID ASHARIA AL ISLAMIA Editions Al Wahda Al Arabia, 1964, Casablanca-pages 211/217.

différents qualificatifs que prennent, chez El Fassi, les notions d'identité, «personnalité marocaine» et culture marocaine. Dans une conférence donnée à Florence, en 1958, la mise en exergue du caractère humaniste de la civilisation musulmane constitua l'essentiel de l'allocation du Zaim⁽¹⁾. De l'humanisme musulman, les occidentaux se doivent d'en tenir compte et d'en reconnaître la contribution effective dans la configuration de la philosophie et de la science dans l'Histoire de l'Humanité moderne, affirme El Fassi. Certes, l'idée en elle-même n'eut rien de neuf ni, non plus, d'attrayant pour ceux que le discours Salafite est familier. C'est dans l'emprunt qu'El Fassi fit du concept que réside, à notre avis la nouveauté. Habituellement le mot humanisme, n'évoque chez les Salafistes que refus et indignation. Parler de la centralité de l'Homme dans l'univers, c'est, au regard du Salafisme, minimiser l'omnipotence divine, voire l'occulter entièrement. L'auteur du MAKASID ASHARIA (fins de la loi islamique) épouse la thèse adverse. L'esprit de la religion musulmane, selon Allal El Fassi, est non seulement en conformité avec ce qu'humanisme

(1) Allal El Fassi-AHADITH FI AL FALSAFA WA ATHARIKH WA AL IJTIMAA (propos sur philosophie, Histoire et Société).

Revu et préfacé par Saïd Bensaid Alaoui Editions fondation Allal El Fassi, 2014, Rabat pages 53/73

signifie, une fois compris ses enseignements, mais il en l'une des expressions. Moults exemples plaident en faveur de l'islam humaniste, il suffit de regarder de près. Dans une lecture de RAGIB AL ASBAHANI, un des grands exégètes et homme de lettres en islam, Allal El Fassi brosse le tableau de l'humaniste musulman par excellence⁽¹⁾. Il a fallu à Allal El Fassi encore quelques années avant que le concept «humanisme musulman» ne devienne suffisamment distinct. En 1971, l'auteur du NAKD donnera une conférence ayant pour titre «L'Humanisme Marocain »⁽²⁾.

Dans son exposé, l'humanisme est objet de haute estime « Quelle que soit la nationalité de l'homme, sa situation matérielle ou scientifique, il participe à] ce que l'on [appelle aujourd'hui humanisme (...) L'humanisme n'est ni grec ni latin. Il n'est pas, non plus, français ou européen, croyant ou athée, occidental ou oriental et il n'est pas limité dans le temps et l'espace ».

Du fait que l'islam, avec ses différentes composantes ethniques et géographiques à travers les âges, ait eu, à l'instar de toutes les nations, ses « grands hommes (...) leurs savants, leurs hommes de lettres, leurs penseurs

(1) traduit par Hassan Aourid (éditions fondation Allal El Fassi)

(2) ouvrage précité...page 16.

et leurs philosophes», il a contribué à instituer l'humanisme ». A la question hypothétique, en quoi réside l'humanisme musulman ? El Fassi accumule les réponses. L'humanisme musulman « se manifeste dans la conception musulmane de la vie (...) les rapports qui doivent présider entre les hommes (...) la relation de l'homme avec son créateur avec lui-même, sa famille... ».

Certes, le Maroc, pour Allal El Fassi, fait partie de la nation musulmane et il en est une expression spécifique de l'humanisme musulman. Cependant, le pays a connu ses moments de gloire avant l'avènement de l'islam «un niveau de civilisation qui lui permet, à juste titre, de revendiquer son humanisme préislamique».

CONCLUSION

De ce petit survol de la pensée d'Allal El Fassi deux questions nous interpellent. La première est relative au rapport que le penseur marocain s'emploie à établir entre les termes de la triade nationalisme, islam, modernité. La deuxième question, plus préoccupante encore, est celle de la compatibilité (ou la non compatibilité) entre le droit positif et la SHARI'A (loi islamique).

Si le rapport islam-modernité est réfléchi ne posent pas de problème réel et si la SHARI'A ne semble pas être hostile au nationalisme (du moins en tant que soulèvement contre le colonisateur, occidental) l'existence d'un lien entre modernité et loi islamique est loin de faire l'unanimité des penseurs musulmans. Pour les adeptes de l'islam politique, toutes tendances confondues, il serait un leurre que de le penser. Aux yeux de ceux-là, la loi, en tant qu'expression de la souveraineté d'un peuple est aux antipodes de ce que l'islam ordonne ou interdit aux croyants de faire.

L'originalité de la pensée de l'auteur d'ANAKD ADHATI (l'autocritique) réside dans la manière ou le rapport islam-modernité sont réfléchis. Par la notion

d'«humanisme musulman» qu'il défend et de la conception qu'il en fait, Allal El Fassi nous semble être d'une actualité formidable. Que l'on se rallie aux solutions qu'il apporte à l'épineuse équation islam-modernité ou que l'on émette des réserves, El Fassi et ses pairs nous sont d'une utilité certaine dans le combat, légitime, contre l'intolérance et le terrorisme qui, au nom de l'islam, répand haine et obscurantisme.

ANNEXE I

(Morceaux choisis)

L'humanisme musulman

Paul Valéry, parlant de la civilisation européenne, a dit « qu'elle était essentiellement le résultat d'une synthèse de la pensée grecque, du droit romain et de la morale chrétienne ». Cette définition, exacte certes, en demeure pas moins d'une formation incomplète. Elle gagnerait en précision si elle faisait sa part à l'œuvre arabe et musulmane dans l'éclosion et le développement de cette civilisation.

Avant de retourner à l'Europe, la pensée gréco-latine a dû, en effet, faire un long détour.

C'est Bagdad, d'abord, capitale des Abbassides, grande dynastie musulmane, qui devait recueillir l'héritage spirituel et intellectuel de la Grèce. Elle devint, aux IX^e et X^e siècles, un centre intellectuel d'un grand rayonnement grâce à l'intense activité des traductions de livres grecs en langue arabe. De ce fait, l'intelligence islamique s'éveillait à une nouvelle culture en découvrant Aristote, Thémistios, Porphyre, Ammorius, Gallien et

Hippocrate, dont l'œuvre donnait lieu à de profondes analyses critiques qui ont marqué la transmission ultérieure de la pensée grecques. Cependant, si Bagdad a été le premier foyer dépositaire de la philosophie et de la pensée helléniques, cette transmission vers l'Europe ne s'est pas faite par la voie de l'Asie Mineure. La culture antique suivit la route des conquêtes arabes, celle des rivages de la Méditerranée et qui mène de Bagdad à Tolède en passant par Alexandrie, Kairouan, Tunis, Tlemcen, Fès, Marrakech et Cordoue.

Tolède était alors à la limite des deux mondes, arabe et chrétien, et servit de lieu de rencontre entre la pensée musulmane-fécondée par la civilisation grecque- et l'Europe, qui découvrit ainsi les grands penseurs arabes, Al Kindi, Avicenne et Al Ghazali, entre autres. Dans l'espace de quelques décennies, plus de cent ouvrages furent traduits de l'arabe en latin. Et ce sont les traducteurs de Tolède qui devaient transmettre à Paris et Montpellier toute la pensée d'Averroès.

« On a eu tendance à penser, et quelques savants européens ont prétendu le démontrer, que l'œuvre arabe passée à l'Occident se limitait à des traductions et à quelques commentaires. La réalité est tout autre, et c'est bien une pensée gréco-musulmane, élément de base de la civilisation méditerranéenne, qui a été transmise à l'Europe. Ce sont les positions intellectuelles d'Avicenne, d'Alfarabi qui ont introduit dans l'intelligence occidentale l'esprit

philosophique presque inexistant alors dans l'Europe médiévale... C'est ainsi que, dès leur éclosion, la philosophie latine, la langue de la culture. Rabelais lisait des ouvrages arabes dans le texte. Les Croisades, avec les ruptures qu'elles ont provoquées, n'ont heureusement pas arrêté cette interpénétration entre les deux cultures. Bien plus, il s'est même trouvé quelques prélats de l'Eglise qui avaient assez de hauteur de vues et qui ont déployé des efforts remarquables pour favoriser cette osmose, tel l'Archevêque Raymond qui dirigea pendant longtemps les travaux de traduction à Tolède. Le R.P. Théry parle de ces ecclésiastiques éclairés en ces termes : « Leur pensée est toute différente; elle est faite de charité et d'intelligence ». Ce travail de traduction et de transmission a été fait avec une objectivité et une honnêteté intellectuelle qui témoignent d'une tolérance, somme toute, rare à l'époque. A Tolède, par exemple, et pour la première fois, des ouvrages de pensée catholique, écrits par des ecclésiastiques, se réfèrent à des principes de raisonnement et à des assertions extraites de penseurs musulmans.

Ces grands Chrétiens des XII^e et XIII^e siècles, dont je dirais presque qu'ils sont imprégnés de culture islamique (et en contact avec l'Espagne musulmane), n'ont pas cru qu'en utilisant une autre pensée religieuse ils puissent porter atteinte à Dieu, unique maître de l'intelligence humaine.

En vérité, ils sont, une fois de plus, renouvelés, au bénéfice de la doctrine du Christ, l'absorption de tout ce

qu'il peut y avoir l'universellement juste, vrai et noble dans la pensée humaine, quelle qu'en soit la diversité de conscience et d'expression car, partout où il y a un besoin de Dieu, une aspiration vers la vérité, vers la Beauté, le chrétien, comme le musulman, est dans sa demeure.

Conscience ou non, telle me paraît être la psychologie de ces humbles et magnifiques pionniers de la grande révolution intellectuelle et spirituelle qui a vu le jour à cette époque.

La même tolérance religieuse et intellectuelle régnait chez les musulmans d'Espagne et fut également un facteur décisif sur cette continuité de la pénétration de la pensée arabo-musulmane en Europe.

Il faut préciser ici que si, au même moment, Islam pénétrait en Europe sur les traces de deux empires, l'Empire turc qui s'étendait sur l'Europe orientale et centrale, et l'Empire arabe qui englobait le Maghreb et l'Andalousie, l'apport de ce dernier fut, incontestablement, de l'influence la plus bénéfique.

C'est d'abord sous cet Empire que la civilisation arabo-musulmane atteint son apogée. Les vertus intrinsèques de cette civilisation, en empruntant cette voie, devaient s'enrichir du génie propre du Maghreb, qui procède lui-même du génie spécifique de la Méditerranée.

Qu'il me soit permis de rappeler que cette période coïncidait avec le règne d'une dynastie marocaine, celle des Almohades.

Cet Islam africain, je dirais presque occidental, a eu le Maroc pour principal foyer de rayonnement. Marrakech devint le Bagdad de l'Empire arabe d'Occident. L'Empereur Abdel Mumin choisit comme médecin et Grand Vizir le philosophe Ibn Tufail, auteur de « Hay Ben Yagdhan » (le vivant, fils du Vigilant). Averroès est consacré commentateur d'Aristote. Le Maghreb devint alors le siège de la philosophie aristotélicienne et de la sagesse antique, cependant que la philosophie arabe trouvait une expression plus nette de son déterminisme et annonçait les méthodes de recherche et d'analyse scientifique de la pensée européenne. Aussi, ne vaudrait-il pas mieux considérer ce qu'on appelle civilisation européenne dans une perspective plus large et plus conforme à son développement historique et parler alors de la Civilisation Méditerranéenne, synthèse à la fois de la Grèce, de Rome, du Judaïsme, du Christianisme et de l'Islam, c'est là, en effet, un phénomène particulier à la Méditerranée.

Je citerai, pour concrétiser cette interpénétration entre les deux cultures, quelques exemples significatifs.

Déjà, sous la dynastie Abbasside, les Arabes, au moment de la lutte contre la Chououbia, avaient opté pour l'hellénisme contre l'iranisme.

Abu Hyane Touhidi rapporte que cette option s'est manifestée clairement jusque dans les domaines de la philosophie et de la grammaire.

Par ailleurs, il a été établi que l'éthique de la chevalerie et beaucoup de coutumes qui ont servi de fondement à diverses législations européennes sont d'inspiration islamique. De même qu'en Sicile, au sud de la France et dans la Péninsule Ibérique, nous retrouvons des traditions dont l'origine arabe est incontestable.

Au XIII^e siècle, à la cour de certains rois de Sicile, on rencontrait des penseurs arabes tels que Abou Salt et El Idrissi qui occupaient d'importantes positions dans le gouvernement ou dans la société.

Les relations économiques ont encore renforcé ce courant d'unicité entre les deux civilisations.

Venise et Livourne ont longtemps commencé avec le Maroc et la Tunisie et constituaient ainsi deux importants foyers de cette osmose.

En un mot, les deux civilisations, arabe et occidentale, se sont unies pour créer une civilisation « sui generis » : la civilisation méditerranéenne, dont l'humanisme est caractérisé par l'attachement à une culture universelle. Synthèse de l'hellénisme, de la civilisation christiano-romaine, de l'arabisme et de la latinité, cette culture mérite cette remarquable définition d'Edouard Herriot : « la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié ».

Mais il faut cependant se souvenir que, si l'Occident devait beaucoup par le passé à l'Orient et au Maghreb, aujourd'hui, sur le plan de la culture autant que dans les

autres domaines, il ne peut rester indifférent ou ignorer ce qui s'est passé dans la Méditerranée Orientale et dans le Nord de l'Afrique.

Ce complexe culturel que les deux génies, de part et d'autre de la Méditerranée, nourrissent doit se développer par la mise en commun des fruits du travail et de la pensée de l'ensemble des peuples méditerranéens.

Du reste, cette confrontation des idées - quand le reste est difficile et prématuré- peut grandement aider au rapprochement des peuples et faire disparaître des complexes psychologiques faits de méfiance ou de peur et qui, souvent, donnent naissance aux concepts de racisme et de colonialisme.

C'est dans la convergence de nos efforts communs que nous retrouvons notre humanisme, basé sur le besoin de charité et de justice et épris de paix et de liberté, sans lesquelles il n'est pas de vraie culture.

Identité et Shariâa

Le colonialisme dans sa conception originelle est un tout indivisible ; il a pour but d'acquérir des territoires sans défense au profit des puissances chrétiennes. En même temps qu'il se propose par cette acquisition de réaliser des projets économiques, il vise à propager le christianisme et la langue de l'étranger et à constituer un lien étatique entre ces territoires et les puissances colonisatrices. La diversité des zones d'influence ne procède que du principe de la division des tâches et l'acquisition se fait en définitive au profit de ce qu'on appelle le monde civilisé, c'est-à-dire la chrétienté et sa civilisation.

Cela étant, l'indépendance ne pouvait se limiter pour nous à échapper à la fêrule de l'autorité étrangère, à obtenir le départ de ses troupes et à évincer tout magistrat ou technicien étranger. Il ne s'agit là que de la suppression des aspects extérieurs de la force qui nous empêchait de nous libérer réellement, étape transitoire indispensable pour que nous puissions nous engager dans la voie de l'édification et de la résurrection de notre personnalité musulmane et nationale que nous avait barrée le colonisateur par les efforts qu'il déployait.

Accepter, en effet, la législation de l'étranger aux lieux et place de nos lois ; choisir sa langue à la place de la nôtre et sa civilisation au lieu de la nôtre, cela signifierait

que nous ne faisons pas autre chose que nous comporter en continuateurs de son pouvoir et nous substituer à lui dans l'application du plan qu'il se proposait de réaliser. Telle est la vérité qu'il nous faut exprimer et l'opinion que nous devons proclamer sans nous soucier pour autant de nous voir taxés de sclérose ou de régression ou accusés d'avoir le complexe de l'occupation étrangère.

Au vrai, nous ne nourrissons aucun ressentiment à l'égard d'autrui quel qu'il soit et quel qu'ait été dans le passé son comportement à notre égard. Nos contacts avec lui nous ont de toute façon appris beaucoup de choses et nous ont tirés de situation dont il fallait trouver absolument le moyen de sortir.

Si notre lutte en vue de retrouver notre personnalité et affermir nos positions a pris en fait la forme de la résistance contre les séquelles de son action impérialiste dans notre pays, cela était normal : C'est lui, en effet, qui nous a placés dans la situation de laquelle nous essayons de nous dégager ; c'est lui qui est venu nous attaquer jusque chez nous et arracher de notre patrie des fondements d'une valeur telle que nous ne pouvions tolérer leur éradication. Bien plus ! il s'est infiltré dans nos esprits au point de s'enhardir à extirper nos valeurs spirituelles et notre foi en nos idéaux.

Comme notre réaction a été violence et avait pour objectif de nous faire retrouver des valeurs sacrées pour

nous, il était naturel que le colonisateur soit l'objet de critique et d'actes hostiles de notre part et qu'en conséquence, il juge les choses sainement et nous reconnaisse le droit de lutter pour notre renaissance et le maintien de notre civilisation.

Quand nous aurons complètement triomphé de ces influences étrangères sur nos esprits et sur nos âmes, nous croirons en notre qualité d'hommes et nous reconnaitrons le caractère génial des réalisations d'autrui, de celles de notre adversaire lui-même quand bien même elles étaient dirigées contre nous. Et nous lui tendrons la main afin que nous coopérions pour le bien de l'humanité car notre image sera alors devenue différente de la sienne et notre personnalité complètement libre en face de lui.

Foi, législation, Shariâa

La foi pour les musulmans ne signifie donc pas seulement la croyance intime, mais également les actes et les œuvres. Ce serait de l'impérialisme intellectuel de concevoir cela autrement ou de dire : la religion est une affaire personnelle ; quant à la vie, c'est notre affaire. Nous la menons suivant notre volonté et conformément à nos options.

Sans doute, nous avons le droit de choisir librement, mais dans le cadre de la religion et de ses critères dont nous ne pouvons-nous dégager qu'en décidant de propos délibéré d'abandonner la foi et la pratique de l'Islam. Il importe de ne pas se tromper : la religion musulmane n'est pas une religion qui se prête à la spéculation et à l'imagination. Le dieu des musulmans n'est pas celui des Grecs dont l'inaccessibilité à l'intelligence de l'homme et le caractère étranger au gouvernement de l'université était considéré comme le secret de sa Sainteté, mais bien le Dieu qui ordonne, qui défend, qui agit et dont nous sommes nous-mêmes chargés d'exécuter les ordres et les défenses. Il en est ainsi de Lui parce qu'il est la divinité et que nous sommes chargés d'obligations légales du fait que nous sommes sur cette terre ses successeurs parmi ses créatures.

Dans cette croyance en Allah s'inclut notre croyance qu'il est le maître qui dirige la création et qui a droit au culte qu'il impose. Et notre croyance qu'il est le Créateur, l'Ordonnateur inclut notre croyance en notre condition de Créature chargées d'obligations légales. Cela signifie que

nous constituons certains des instruments dont il dispose pour conduire le monde suivant sa volonté, volonté qu'il a exprimée dans les livres qu'il a révélés et par l'organe de ses envoyés et spécialement du dernier d'entre eux, Muhammad Ben Abd-Allah.

La loi fait partie de la religion

Si les actes font partie de la religion laquelle leur confère la qualification légale de licéité (hililiya) ou d'illicéité (hurma) et si la loi est l'instrument qui régit l'activité de la société et assure sa protection, elle est par là-même partie intégrante de la religion, de la foi et de ses applications pratiques.

La notion de religion dans la conception islamique recouvre à la fois la croyance, les actes, la loi, l'Etat et le gouvernement. On ne peut, en un mot, en avoir subjectivement et objectivement une idée parfaite qu'en considérant tous les aspects individuels ou collectifs de l'activité humaine.

Nous estimons, d'ailleurs, que dans leur totalité, les religions révélées ne se sont pas limitées à enseigner l'existence de Dieu, à croire en lui et en ses attributs sublimes. Elle se sont préoccupées aussi de communiquer à ses créatures les ordres et les défenses de Dieu. Toutefois, les prescriptions légales édictées par elles étaient à la mesure des besoins qu'en avaient les hommes, c'est-à-dire en proportion de leur degré de maturité et d'aptitude à recevoir ce qui leur était révélé.

Il n'est pas douteux à cet égard que la Shariâa a apporté aux hommes la maturité religieuse car elle a tenu le plus grand compte du développement de l'esprit humain. En réalité, la religion a commencé à « descendre » dès l'époque de la première Prophète et les Prophètes n'ont cessé de confirmer et de déclarer véridiques les messages antérieurs et à faire connaître les besoins de leurs peuples jusqu'au moment où Allah a envoyé Muhammad. Par lui, il a parachevé la religion en faisant « descendre » sur lui au terme de sa mission le verset suivant: « aujourd'hui j'ai parachevé votre religion et vous ai accordé mon entier bienfait. J'agréé pour vous l'Islam comme religion ». Il n'est pas exact de dire par exemple que le christianisme s'en tient au spirituel, aux croyances, à la morale et qu'il ne comporte pas de loi : Le Messie -que le salut soit sur lui- n'a pas sans doute apporté de loi nouvelle, mais il est venu confirmer ce qu'il connaissait de la Bible et a fait une obligation à ses disciples d'en observer les préceptes. La loi de Moïse est la Sienne, exception faite des réformes qu'il a introduites dans le statut de la famille.

Il ne fait pas de doute que le vrai chrétien ne peut se dire tel que si sa foi s'accord avec la religion de Jésus et si, dans ses actes et ses rapports juridiques avec les tiers, il agit conformément à la loi mosaïque qui a porté par la suite le nom de « droit canon » sur lequel l'Eglise se fonde sans ses décisions. De même, le juif n'est croyant, pleinement croyant, que si sa foi en ce qu'a révélé Moïse

est assortie de son observance dans ses rapports avec les tiers des prescriptions de la Bible et des livres juridico-religieux ? David -que le salut soit sur lui- avait reçu l'ordre d'arbitrer entre les hommes avec équité et de ne pas être partial. L'équité est ce qu'Allah lui a révélé et qui est conforme à l'esprit de la justice divine.

Toutes les religions recouvrent donc le dogme et la loi. Dans la loi, certaines dispositions sont relatives aux pratiques dévotionnelles (tà' abbu-diyyat), d'autres aux règles de droit (hukm) et à la justice (qada) et d'autres, enfin, à la morale (akklag) lesquelles n'ont pas besoin pour se répandre de soutiens profanes, c'est-à-dire d'une autorité qui les protège.

L'islam, en particulier, est venu confirmer les livres révélés antérieurs, rénover la religion et la compléter ; mais sa doctrine englobe tous les aspects de la vie. Son souci d'implanter la notion de divin dans les âmes rejoint son souci d'instaurer les bonnes œuvres et la crainte révérencielle (taqwà) d'Allah dans le comportement social; il se préoccupe de la vie de l'individu aussi bien que de la vie de la société et la protection qu'il accorde aux droits des individus est semblables à celle qu'il assure aux droits des nations et des peuples.

La révélation qui est descendue sur Muhammad - qu'Allah le bénisse et le sauve- se trouve pour sa majeure partie dans le noble Coran: « c'est la source fondamentale pour la con »

La pensée religieuse

A la question posée sur ce que signifie pour lui exactement la pensée religieuse musulmane, Allal El fassi répond :

« En islam, la pensée religieuse signifie tout d'abord la liberté complète et la pensée intégrale, en conformité avec un idéal qui contrôle tous nos actes, puis le refus obstiné de soumission à tout individu ou à tout groupe qui prétend s'arroger une qualité de représentant de Dieu sur la terre dans le but de faire plier les autres créatures à son bon plaisir et enfin un esprit rénovateur et progressiste ».

Allal El Fassi continue : « la rénovation ne signifie pas toujours le replâtrage ; elle peut signifier aussi le remplacement pur et simple, sous la seule condition de conserver la base. Cet esprit d'éternel renouvellement a certainement inspiré Ali, gendre du Prophète, lorsqu'il a dit : « Instruisez vos enfants, car ils ont été créés pour une génération autre que la vôtre ». Cela veut dire que la transformation s'opère de la génération du père à celle du fils. Il faut donc que l'éducation et l'instruction des enfants se fassent en vue des besoins de la génération future dans laquelle ils se préparent à entrer et non pas de ceux des générations des parents qui se préparent à entrer dans l'histoire. En d'autres termes, si l'éducation des enfants doit tenir compte des expériences du passé, elle ne doit pas les reproduire intégralement.

C'est par cet esprit progressiste que nos ancêtres purent bâtir la civilisation islamique dont l'une des particularités les plus notoires fut son contact avec les différentes civilisations orientales et occidentales décadentes. L'islam les fit renaître pour en profiter, pour s'en influencer, conformément à l'esprit de notre religion, qui est l'esprit universel. Cela explique le fait que la pensée islamique interdite aux musulmans de se replier sur eux-mêmes, de se soumettre aux effets de la décadence. Au contraire, ils ont le devoir de tenir compte de tous les raisonnements, de détecter la science, de recueillir la sagesse où qu'elle se trouve, de rester constamment à l'affût du neuf, de tout ce qui est apte à améliorer la condition du milieu islamique ou de l'aider à consolider sa mission éternelle.

Donc notre devoir aujourd'hui consiste à nous éclairer par la lumière de l'islam dans notre effort de renaissance. Puisse dans notre patrimoine, puisse dans tous les patrimoines humains, dans le présent et le passé des pays avancés, de quoi former une ère de véritable renaissance, de quoi réveiller notre activité pour reprendre notre marche vers notre idéal, en lequel nous avons foi et qui est notre consolation dans les épreuves que nous sommes en train de subir.

La roue du temps tourne. Les caravanes humaines passent et n'attendent pas les retardés. Chaque instant que nous perdons par la faute de notre inconscience ou de notre

insouciance ne fait qu'augmenter notre retard sur la caravane humaine, à la tête de laquelle la pensée islamique nous fait l'obligation de cheminer en éclaireurs.

Ceux qui hésitent à prendre résolument le chemin de la renaissance par peur de nuire à la religion sont en opposition avec la pensée islamique qui refuse la cristallisation et rejette l'hésitation et la mauvaise foi. Quant à ceux qui entendent prendre la route sans le secours de la religion, ils se fatigueront, se perdront et ne rattraperont jamais la caravane.

L'islam est un mouvement. Nous devons donc toujours marcher en avant, sans nous arrêter, car des millénaires ne suffisent pas à la société humaine pour atteindre le véritable progrès. Certes notre marche a été un certain temps interrompu par un accident. Notre devoir est donc avant tout de réparer cet accident et de dégager notre chemin pour reprendre notre marche accélérée. Ce serait notre perte que de nous laisser barrer la route par cet accident ou de poursuivre notre voyage en compagnie de ceux qui nous invitent à nous engager dans un cul-de-sac.

L'islam est une évolution. Nous devons donc évoluer dans son étude et son interprétation, sans quitter le chemin sur lequel il nous a placés, mais en choisissant les moyens de locomotion adaptés à notre époque et en prenant soin d'éviter de nouvelles pannes ou de nouveaux accidents.

Problématique d'une pensée contemporaine

Un des aspects de la faiblesse intellectuelle qui a atteint la plupart des gens à notre époque, est cette division de la société en deux camps : l'un qui pense que tout ce qu'ont fait les anciens, ou tout ce à quoi ils ont réfléchi, constitue la vérité à laquelle il convient de se rallier, d'où la perte de confiance dans tout ce qui ne nous parvient pas des aïeux ou qui ne se trouve pas dans les traditions du milieu où l'on est né ; l'autre, composé de personnes dominées par leur désir de nouveauté et d'invention, et qui pensent que tout ce qui nous vient du passé doit disparaître [...].

La vie est mouvement. Et le mouvement exige la présence de deux choses essentielles : la continuité dans la marche, et le déplacement d'un point à un autre [...].

La source de l'erreur commise par certains réside en ce qu'ils confondent le contemporain avec la contemporanéité, c'est-à-dire ce qui est contemporain avec ce qui se passe à l'époque contemporaine, alors qu'il est fort possible qu'il n'y ait rien à notre époque qui relève de « l'esprit contemporain » mais que, cependant, ce qui s'est déroulé au cours de l'histoire médiévale ou primitive soit d'essence contemporaine. Peut-être trouverions- nous des exemples vivants de cette thèse, pour peu que nous explorions notre pays : certaines institutions chez nous, continuent de se référer à un modèle qui remonte à

l'époque des mille et une nuit, alors qu'il y a eu, à certaines époques de notre passé, des exemples d'organisation et de civilisation dignes de la seule époque moderne sous son aspect le plus avancé. Il en est ainsi, par exemple, de la banque de bienfaisance, connue jadis à Fès, et qui a atteint un degré d'organisation auquel ne sont point parvenues les organisations de secours ou de coopération contemporaines ; il s'agit là d'un moyen qui, s'il était adopté, pourrait mettre un terme aux abus de toute sorte qui résultent des banques de prêts qui ont provoqué l'accumulation de l'argent, son monopole, ou la ruine des consciences et des familles; de même, les différentes formes du marché noir, qui sont apparues avec certains aspects de l'économie contemporaine, ressortissent aux époques les plus reculées, les plus sombres et les plus retardataires [...].

La vérité est que ce qui est contemporain s'est terminé au moment où la grande guerre a éclaté, c'est-à-dire à partir du moment où les hommes du XX^e siècle ont découvert que l'idée des révolutionnaires démocrates - qui avaient eu foi en la science plus qu'il ne fallait, et cru également dans le progrès perpétuel du monde, conséquence de l'indiscutable progrès scientifique- était, plus qu'il ne fallait, teintée d'optimisme. C'est ainsi que le camp occidental s'est divisé en trois groupes. Un premier a fait retour au christianisme [...], qui apparaît aujourd'hui comme un groupe conservateur ; il ne s'agit,

en réalité, que d'une classe qui vise à garder ce qu'elle détient entre ses mains [...].

Le deuxième groupe est composé de ceux qui, ayant désespéré des méthodes de pensée ou d'action de la démocratie, se sont orientés dans une direction autre que celle de l'Eglise, condamnée par la révolution française. Ce groupe a rallié la doctrine communise [...].

Il existe enfin un troisième groupe, que le christianisme et le communisme n'ont pas satisfait : des personnes qui cherchent la solution à ce que l'Eglise a dédaigné et le Kominform laissé sans réponse. Ces personnes réclament, aujourd'hui, en Occident, un magicien, dans l'espoir de trouver en lui ce qu'Hitler et Mussolini n'ont pu réaliser à leurs yeux. Mais, l'existentialisme ne représente pas une solution, car il corrompt le caractère plus qu'il ne l'améliore, [...] et présente un déterminisme semblable aux autres [...].

L'Occident possède, sans aucun doute, une puissance intellectuelle et spirituelle considérable ; mais je défie quiconque d'établir que celle-ci n'était pas moderne avant la grande guerre, tout comme de nier qu'il existe, dans l'Occident d'aujourd'hui, une tentative pour faire retour aux principes, tentative qui s'interposerait entre eux-mêmes et le chaos de la pensée et de la foi où ils sont. Dès lors, il ne faut pas que nous nous étonnions de notre origine fondamentale, faite de foi en la liberté, de

fierté tirée de la raison et de ses inaltérables critères [...].

Notre devoir consiste avant tout, à placer sous nos yeux la fin à laquelle nous travaillons et pour laquelle nous luttons, à savoir, tout naturellement, servir notre société, en promouvoir le rang, la faire connaître à elle-même, et l'imprégner de l'esprit de défense de ses droits et d'accomplissement de ses devoirs. L'axe de tout cela réside dans la continuité de l'existence de la nation marocaine et l'éternité des valeurs intellectuelles et spirituelles qui l'ont formée et ont fait de sa vie une sorte de réussite de la civilisation humaine, dans son acceptation la plus élevée. Or, s'il n'est pas nécessaire, pour réaliser cette continuité, de maintenir la nation dans la forme même qu'elle a revêtue dans le passé, il est indispensable que sa transformation s'accomplisse dans le cadre de son existence antérieure et sur la base d'une méthodologie progressiste qui lui ouvre les horizons de l'ascension, sans pour autant détourner sa voie, ni défigurer son être. Le Maroc n'a de valeur, à nos yeux, que s'il est la patrie d'un peuple qu'ont unifié la civilisation des arabes et la culture de l'islam ; un Maroc qui se gonflerait d'émigrants et d'étrangers et s'imprégnerait d'une forme qui lui serait étrangère serait un Maroc autre que notre patrie, pour laquelle nous sommes prêts à mourir et à l'amour de laquelle nous nous consacrons [...].

Par conséquent, la première condition d'une véritable pensée est d'aider à préserver cette nation et à la faire

progresser. Toute pensée qui travaille à la diviser, à déchirer son unité et à abolir son entité nationale ayant les caractères spécifiques et différenciés par rapport aux autres, est une pensée à laquelle nous ne pouvons, ni ne devons consentir. Or, comme les idées n'apparaissent pas d'un seul coup, mais s'infiltrant plutôt dans la société par le biais de phénomènes particuliers, notre devoir consiste à rechercher cette première condition dans tous ces phénomènes. Si nous en trouvons la trace, cela est bien ; sinon, il ne faut pas hésiter à nous y opposer et à les éliminer, même s'ils prennent les formes les plus séduisantes et les brillantes de notre époque.

La deuxième condition est de répondre aux besoins et aux désirs de la nation, puisque la fin de tout mouvement national est de réaliser les espoirs du peuple que les réformateurs et hommes d'action expriment parfois et traduisent le plus souvent [...]. La méthode correcte, ici, est celle qui tente d'interpréter, à partir des actions du peuple et des apparences de son organisation, l'idée intérieure qu'il recèle, pour laquelle il œuvre et dont il souhaite défendre l'existence. C'est là un problème extrêmement difficile, étant donné que le peuple n'agit pas toujours dans le cadre de ses intérêts, qu'il est toujours exposé à commettre nombre d'erreurs spontanées ou de fautes provoquées par des hommes malintentionnés et profiteurs, et que, partant, il a besoin d'hommes qui se préoccupent d'étudier ses aspirations véritables comme il

les pense lui-même et comme il les souhaite, non comme les font apparaître ses actions ou ses erreurs [...].

La troisième condition est d'être une pensée progressiste. Toute pensée qui ne travaille pas à orienter la nation en direction de l'évolution et du progrès est une pensée stérile qu'il convient de rejeter et contre laquelle il faut lutter [...]. Il arrive que certains groupes humains se mélangent à d'autres, sans savoir comment en tirer profit. Ils subissent alors une altération ; ils peuvent se transformer en une nation plus civilisée et cultivée qu'auparavant, mais en perdant leur existence antérieure. Cette nation pourra devenir une grande nation, mais ce sera une nation autre. C'est-à-dire qu'elle s'anéantira et servira à l'édification d'une entité nouvelle [...]. Toute modification qui intervient sans adéquation avec le désir de celui qui la subit, et sans en prolonger la démarche, ne saurait être, pour lui, qu'une grande catastrophe, voire une fin pure et simple. Le seul moyen d'éviter cela consiste à orienter la marche de la nation vers le progrès, à faire du passé de la nation, de son avenir et de son présent, une mélodie harmonieuse soudée par les idéaux élevés qu'elle s'est toujours choisis, alors qu'elle ne cesse de franchir les étapes de l'existence vivante vers l'avant.

La quatrième condition est l'universalité, c'est-à-dire le fait pour l'idée de tenir compte de ce qui réforme tous les aspects de la vie du pays et de les aider à progresser [...].

L'expérience du passé doit demeurer présente en nos esprits chaque fois que nous voulons considérer le présent et œuvrer pour l'avenir (...) La liberté ne saurait se réaliser que si le peuple connaît la vérité de son être, prend conscience de ses objectifs, puis choisit celles d'entre les expériences humaines qui pourraient l'aider à préserver la réussite de son expérience propre comme être vivant indépendant, et non comme une copie d'autrui. Or, de même que la multiplicité des formes n'en fait pas autre chose que des membres d'un même élément, l'Homme, de même la multiplicité des formes vivantes des expériences humaines ne fait pas de la nation autre chose que l'un des membres du monde un, le monde de l'humanité, avec ses objectifs propres. L'indépendance de l'individu et de la nation est la pensée vraie qui garantit la réponse à l'appel, la continuité, le progrès et l'universalité.

ANNEXE II

(Témoignages)

Témoignage Ismaïl Alaoui

(Ancien secrétaire général du parti du progrès et du socialisme)

Participer à la présentation d'un témoignage sur Allal El Fassi est pour moi un honneur. Ce sentiment ne me mènera pas à tomber, malgré le caractère et la personnalité de ce grand homme, dans une sorte d'hagiographie mal venue. Le fait que je ne sois ni de sa génération ni de son bord idéologique et encore moins politique, m'éloignera de toute forme de panégyrique mais je veillerai à rester objectif dans mon récit. Cette volonté d'objectivité m'impose d'apprécier Si Allal El Fassi d'abord comme un militant anticolonialiste tenace et lucide, avant de le percevoir comme, tout à la fois, un responsable politique de l'après indépendance et un penseur théoricien dans le domaine de la politique ou un intellectuel, jurisconsulte et poète, en même temps.

En effet, dès son adolescence, le brillant étudiant de l'Université Qaraouiyine de Fès, que fut Allal El Fassi, s'est donné pour tâche de débarrasser son pays du

système colonial que lui a imposé le Traité de Fès du 30 mars 1912.

Certes ce but ne pouvait être atteint par une seule personne, quelque soient ses qualités intrinsèques. Allal El Fassi ne pouvait que s'intégrer donc, avec d'autres jeunes de son âge, dans le processus qui finira par aboutir, grâce en grande partie à son charisme et sa force de caractère, à la création, tout d'abord au cours de la deuxième décennie du siècle dernier, d'un des outils qui ne finiront pas imposer l'indépendance du Maroc : La « Zaouïa ». Cette organisation peut paraître étrange à nos yeux d'aujourd'hui mais fut perçue, alors comme la marque, je dirais, d'une certaine authenticité culturelle et aussi de cette imprégnation originelle d'Allal El Fassi et de ses camarades par la culture marocaine globale et surtout, celle, élitiste, que conféraient à l'époque, la formation et l'éducation traditionnelles et qui se terminait par l'accès à l'Université Qaraouiyine. Mais si Allal n'était pas de ceux qui préféraient à répéter ce qu'on leur avait appris. Très vite, il força les limites de ce que la Qaraouiyine lui avait permis d'atteindre et prit l'initiative de s'ouvrir au monde, à la modernité.

Avec d'autres jeunes gens et tout en restant fidèle au terreau culturel nationale, il fonda, au lendemain de la promulgation de ce qui appelé le « Dahir Berbère », en 1930, puis de la décision de rattacher le Maroc au Ministère français des colonies en 1934 et non plus au

Quai d'Orsay, le « Bloc de l'Action Patriotique ». Ce bloc où se retrouveront tous les initiateurs du Mouvement National Marocain, comme Mohammed Ben El Hassan El Ouazzani, Ahmed Balafrej, El Omar Ben Abdeljalil, Mohammed Ghazi, Aboubakr El Qadiri et d'autres, présente, en 1934, au pouvoir colonial et au Sultan Mohammed Ben Youssef, futur Mohamed V, une sorte de « cahier de doléances », plus connu sous le nom de « cahier des revendications du peuple marocain » cahier qui, sans mettre en cause le système de Protectorat, a insisté sur les nécessaires réformes qu'exigeait la situation du pays, dans les domaines politique, social, culturel et économique.

Devant la fin de non-recevoir, évidente, du pouvoir colonial, le « Bloc de l'Action Patriotique » prit une tournure plus radicale et choisit Allal El Fassi comme chef, en 1936. Le choix aboutit, en 1937 à la scission du mouvement initial en deux entités : le « Parti National » (El hizb el qawmi) avec Mohammed Ben Hassan El Ouazzani pour leader et le « Parti Patriotique » (el hizb el qawmi) avec Allal El Fassi à sa tête. De manière quasi instantanée, Allal El Fassi se vit mis au ban par le pouvoir colonial qui voyait en lui le personnage le plus dangereux pour sa pérennité et qui n'hésita donc pas à l'exiler, non pas à l'intérieur du pays comme ce fut le cas pour Mohamed Ben El Hassan El Ouazzani ou fqih Ghazi ou Mohammed El Fassi ou Mokhtar Soussi mais de 1937

jusqu'au lendemain de la deuxième guerre en 1946 au Gabon puis au Congo Brazzaville. Cet exil ne fut pas pour Allal El Fassi, l'occasion de se morfondre en attendant au pays natal, mais, plutôt de s'ouvrir, encore plus, sur le monde, de réfléchir à sa géopolitique dans sa dynamique et à mieux connaître ses cultures, aussi bien occidentales qu'orientales. Dans ce cadre et en relation avec la défaite de la France face aux troupes de l'Allemagne nazie, en mai-juin 1940, puis avec l'affaiblissement de cette même Allemagne par le débarquement des armées alliées en Afrique du nord, en novembre 1942 et sur le front de l'est, à Stalingrad, en février 1943, il s'interroge sur l'avenir de son propre pays et de son peuple, tout en apprenant la langue du colonisateur et en enrichissant ses connaissances, tout en les méditant. De manière concomitante à la situation d'exil qu'il vivait, Allal El Fassi apprit que l'élan qu'il avait donné, dès la fin des années vingt, avec d'autres (compagnons ou « adversaires » ou plutôt concurrents nationaux), aboutissait en janvier 1944, en son absence, à la création d'un nouveau parti dont le nom, en soi, était tout un programme : le parti de l'Istiqlal c'est-à-dire de l'Indépendance.

Certes cette « naissance » n'était que retour aux sources et développement d'une idée déjà défendue, les armes à la main, par les résistants de la Chaouiya du Moyen-Atlas, du Souss, du Tafilalt, du Jebel Saghro ; de la Saqia

el Hamra mais surtout du Rif avec Mohammed Ben Abdelkrim El Khattabi, pendant les trois premières décennies du siècle passé avant que le flambeau n'ait été repris par le mouvement politique dont nous avons déjà rappelé l'évolution. Cet événement a correspondu, en effet avec l'essor irrésistible du mouvement anti colonialiste dans ce qui sera qualifié, quelque temps plus tard, de «Tiers-Monde» et de «Mouvement des non-alignés».

Déjà, après la fin de la deuxième guerre et les changements politiques qui l'ont immédiatement accompagnée, il fut permis, en 1946, à Allal El Fassi de revenir parmi les siens. Sa présence dans son pays, fut de courte durée car la défense de l'idée d'indépendance politique exigeait de lui qu'il devienne son ambassadeur itinérant. Il visita d'abord « l'autre du tigre », la France, dès 1947, avant de prendre ses quartiers, avec d'autres de ses camarades de combat, auprès du « Héros du Rif », Mohammed Ben Abdelkrim El Khattabi, au Caire où il rejoignit dans le cadre du « bureau du Maghreb Arabe », les militants pour l'indépendance des pays d'Afrique du nord, du Maghreb, comme Habib Bourguiba, Salah Ben Youssef et Tayeb Slim pour la Tunisie, ou Houcine Ait Ahmed Benbella et Mohammed Ishider pour l'Algérie. En 1949, Allal El Fassi est de retour au Maroc. Il s'installe à Tanger où, en 1951, avant son second séjour au Caire, un accord d'unité d'action sous forme de «charte nationale » est conclu

entre son Parti, et ceux de Mohammed Ben El Ouazzani, de Mekki Naciri et de Abdelkhaleq Torrès, « oubliant » le Parti Communiste Marocain, dans l'ambiance de « guerre froide » qui prévalait fortement à l'époque. Mais le mouvement patriotique national allait se retrouver quasiment réunifié dans l'interdiction, par le colonialisme français de ses deux courants la plus radicaux, l'Istiqlal et le Parti Communiste Marocain, en décembre 1952 ; puis, moins d'un an plus tard, dans les prises de position et les déclarations de dénonciation de la décision d'exil du symbole de la nation, le sultan Sidi Mohammed Ben Youssef et d'appels à la lutte armée, le 20 Août 1953 : la déclaration d'Allal El Fassi à partir du Caire, celle d'Abdelkhaleq Torrès à partir de Tétouan et celle du Parti Communiste Marocain, à partir de Casablanca. Les deux années qui suivirent l'exil du souverain et de sa famille et le renforcement de la lutte contre la présence coloniale, furent des années d'intenses activités pour Allal El Fassi afin d'assurer la victoire du peuple marocain. Cette victoire devint réalité tangible avec le retour d'exil du souverain légitime et de sa famille, le 16 novembre 1955 et l'annonce de l'indépendance du pays dès le 18 novembre, avant même la signature des accords de la Celle Saint-Cloud, le 2 mars 1956, qui mettaient fin au traité du Protectorat du 30 mars 1912. Suivirent les accords complémentaires avec l'Espagne pour la zone nord (avril 1956), puis pour Tarfaya (1958), puis pour

Ifni (1969) et enfin 1975 pour ce qui était connu sous le nom de « Sahara espagnol », sans omettre l'abrogation du statut international de Tanger, en octobre 1956.

Si le Maroc a été l'un des derniers états constitués d'Afrique à perdre son indépendance en 1912, face au déferlement de la vague colonialiste et impérialiste, il a eu l'insigne honneur de rejoindre, le premier, la communauté des Etats indépendants du continent qui, à l'époque se limitait à l'Ethiopie et au Libéria. Cet état de fait et cette réalité, il les doit à son peuple et à ses fils dont Allal El Fassi a été l'un des plus méritants.

Mais, si Allal El Fassi a été un militant inlassable pour l'indépendance du pays et la restauration de son unité territoriale, démembrée par les colonialistes français et espagnols dès la fin du 19^{ème} siècle, il a su mettre en pratique la fameuse sentence de Rabelais: « Science dans conscience n'est que ruine de l'âme ». En effet, Allal El Fassi a su lier l'action politique à la réflexion. Il n'a pas manqué lui, le poète, le jurisconsulte, l'homme d'action, de «penser» son activisme et de le théoriser dans plusieurs de ses ouvrages.

Certes, Allal El Fassi fut et resta le « fils de son temps et de son milieu », comme il le reconnaît lui-même implicitement quand il affirme, avec lucidité, dans une de ses conférences réunies, en un recueil du plus haut intérêt, sous l'égide de la Fondation qui porte son nom

par Saïd Bensaïd El Alaoui, «Toute définition, de la philosophie ou de la religion, de la science ou de l'art, n'est rien d'autre que la formulation d'une compréhension personnelle aux perspectives limitées, tirée de l'expérience personnelle de celui qui la présente... Elle est la représentation du vécu d'une personne en soi et non le résultat du ressenti et de l'expérience de tous ».

Je dirais personnellement que ce qui est valable pour la définition de la philosophie l'est aussi pour les choix politique et idéologiques de tout un chacun, Allal El Fassi ne faisant pas exception.

Nous nous en rendons compte en prenant connaissance de ce que ce grand homme qui fut l'un des rares, parmi les leaders de notre « Mouvement National » à laisser des écrits politiques de très grande valeur, nous a légué sur le plan théorique.

Les plus important de ces écrits a été, de mon point de vue, son livre « l'Autocritique ».

Le manque principal de cet ouvrage capital est, à mon avis, et sur le plan politique strict, la prééminence d'un sentiment patriotique, à la limite du nationalisme (au sens où le mot est compris dans les pays occidentaux, c'est-à-dire celui qui se traduit par un sentiment de spécificité atteignant l'exclusivisme national sinon le racisme). Mais dans ce domaine il faut préciser que Allal El Fassi, par sa formation religieuse, appelant à un Panislamisme, ne

tombe, jamais dans aucun de ses écrits dans le racisme. Cependant, son patriotisme le pousse constamment vers le consensus et partant vers un unanimisme, qu'il sait pertinemment impossible à atteindre, dirais-je ; de même, s'il analyse avec une grande lucidité la situation nationale avec cependant un certain amalgame entre ce qui est spécifiquement marocain et ce qui est arabe et, au-delà, ce qui est musulman ou « islamique », Allal El Fassi reste un tenant de l'idéalisme, tant au niveau philosophique qu'au niveau des déductions politiques. C'est ainsi que, sur le plan économique et social, il a formulé et proposé l'idée d'un « égalitarisme » qui relèverait beaucoup plus d'un « socialisme utopique », aux yeux des militants à référence marxiste dont je suis, que d'une voie viable d'un changement profond de la société dans ses structures économiques, sociales et culturelles.

Cette remarque ne diminue cependant en rien la pertinence des observations et de certaines conclusions qui font de Allal El Fassi un défenseur farouche des libertés individuelles, particulièrement au niveau de la pensée et de la parole. Certes il serait prétentieux de ma part de penser être exhaustif au sujet de l'ensemble de l'œuvre de Allal El Fassi. Je ne pourrais l'être car l'homme rappelle, par plusieurs de ses capacités et de ses écrits, les grands noms de notre passé culturel, comme Ibn Tufail, Ibn Baja, ou même Ibn Khaldoun. «Alem», poète, essayiste, philosophie et homme d'action Allal El

Fassi fut et restera, peut-être, le dernier, en titre, des polygraphes qui ont fait la renommée de la culture arabo-musulmane. Mais c'est surtout en tant que combattant pour l'indépendance et le progrès du peuple, que son nom restera inscrit au Panthéon de notre pays, le Maroc.

Ismail Alaoui

Flux et reflux autour de la personnalité d'un nationaliste marocain

Allal El Fassi

Aicha Belarbi

(Ancien secrétaire d'Etat, membre du parti USFP)

J'ai ouvert les yeux dans une famille et un environnement nationalistes. Les dernières années du protectorat étaient décisives. Face à une répression féroce des autorités d'occupation, les nationalistes en effervescence revendiquaient l'indépendance du pays, avec la publication du manifeste de l'indépendance (janvier 1944). Ils renforcèrent leur action par la création en 1953 de l'armée de libération. Parmi les grandes figures de ce mouvement, nous pouvons citer le leader Allal El fassi.

Exilé au Gabon et au Congo pendant une dizaine d'années, (1937L1946), il revint au pays pour repartir un an après vers la Caire, son retour définitif a eu lieu avec l'indépendance (1956). Cet éloignement de la scène politique marocaine n'avait fait que conforter sa présence comme militant et idéologue de base de la cause nationale. Le peuple marocain l'acclamait, dans les demeures et alors des manifestations, ses portraits étaient exposés à côté de ceux du sultan Mohamed V. Il avait investi les esprits et les cœurs; le seul homme qui avait accès au monde

féminin sans provoquer la jalousie ou une réaction quelconque de la part de la gente masculine.

J'ai très tôt compris la devise « zaimouna siassi sidi Allal El Fassi » (notre leader politique est Allal El fassi) qui défrayait les chroniques de l'époque, et j'ai également appris le chant (sidi Allal El Fassi Alla al Maghribrahikassi » (sidi Allal El Fassi, pour le Maroc il est en train d'endurer) qui faisait partie du répertoire des femmes qu'elles reproduisaient, tambours battant lors de veillées ou de cérémonies.

Je n'ai pas eu l'occasion, en tant qu'enfant ou adolescente d'être en contact direct avec ce grand leader, mais sa photo accrochée dans notre réception m'impressionnant; un bel homme, au regard, saisissant, qui appelait à l'action, de libération et d'émancipation. Son expression bienveillante incitait grands et petits à suivre son exemple et à s'investir pour l'indépendance du pays.

Scolarisée à l'époque à l'école des filles de notables, je vivais un paradoxe culturel. Admirative du modèle français, (langue, expression libre, aspect vestimentaire, attitude décontractée des enseignantes), qui me donnait plus de confiance en un avenir autre que celui des femmes de mon entourage, et passionnée par les revendications nationalistes qui réfutaient ce modèle, portant l'étendard de l'indépendance, du changement et du progrès.

Je parlais d'Allal El Fassi comme d'un parent, à l'instar

de mes deux frères, dont l'ainé s'activait dans le club littéraire de Salé et écrivait dans le journal Al Alam, organe du parti de l'Istiqlal, alors que le second s'engageait dans toutes les manifestations qui avaient lieu dans notre ville, Salé. Il était souvent porté sur les épaules des manifestants, défiant les interdits des autorités du protectorat en soulevant les portraits du sultan et du leader istiqlalien. Le jour où il fut grondé par ma mère, inquiète de ces comportements qui le mettaient en danger, il répondit « nous sommes les enfants d'Allal El Fassi, nous devons agir ainsi ».

L'indépendance du pays, le retour de Allal El Fassi, le bouillonnement nationaliste nous ont permis de recouvrir une nouvelle identité de marocains modernes qui s'engagent dans la reconstruction de leurs pays. Encore petite fille dans les premières classes du primaire, j'admirais la dynamique sociale et culturelle, mais j'étais en dehors de tous les conflits politiques. La scission intervenue dans le parti de l'Istiqlal en 1959, la constitution d'un nouveau parti : l'Union Nationale des Forces Populaires, l'émergence d'un nouveau leadership représenté par Mehdi Ben Barka, Abderrahim Bouabid, Abderrahmane Youssoufi... etc., attiraient nombre de familles, et surtout les jeunes, les initiant à l'idéologie socialiste et à une prise de conscience aigüe sur les questions des inégalités sociales, la distribution inéquitable des richesses, la place de la classe ouvrière et l'émancipation des femmes.

Un mouvement qui ébranla la vie, les représentations et les aspirations des élèves, des étudiants, des femmes et des ouvriers. Toute une remise en question du système en vigueur, avec rejet de la tradition, des idéologies conservatrices et les abus de pouvoir. Les événements de Mars 1965, l'assassinat de Mehdi Ben Barka en octobre 1965 n'ont fait que consolider le sentiment de combat et la lutte pour un nouvel ordre politique, économique et social.

Le parti de l'Istiqlal, Allal El Fassi, ne sont plus les uniques leaders, d'autres plus modernes, « laïcs » dans un certain sens, défendant la langue arabe autant que le bilinguisme ou le multilinguisme dans l'enseignement, militant pour la répartition des pouvoirs, l'éducation pour tous, le développement intégré affrontait une cruelle répression qui faisait d'eux les ennemis de l'ordre établi. Ben Barka, citoyen révolutionnaire du monde coulait un autre sort pour le tiers monde et rêvait d'un autre Maroc de justice, de progrès.

Deux partis, chacun sa propre trajectoire. En compétition pendant les élections, ils véhiculaient les images qui les opposaient totalement et qui se déclinaient chez l'élite et dans les classes estudiantine et ouvrière en un parti conservateur face à un parti moderniste. La proclamation de l'état d'exception en 1965, l'arbitraire du pouvoir ont contribué à une plus grande concertation entre des deux partis qui aboutit à la constitution du

rassemblement national «la koutla» (1970) qui regroupait les partis de gauche, et le parti de l'Istiqlal. La déclaration de la koutla a eu lieu dans les locaux du journal al 'Alam, je participais avec les jeunes socialistes à côté des istiqalaliens pour acclamer la gente dirigeante, une lueur d'espoir se dessinait à l'horizon, les différences s'estompaient pour un projet démocratique, principale plateforme de travail.

Le féminisme marocain naissant dans les années 1970, était un espoir de libération pour les femmes engagées dans les partis de gauche, dont je faisais partie. Il nous rendait plus visibles et nous permettait de nous imposer comme contradiction principale et non comme contradictions secondaires (Althusser). Il fut scindé en deux selon le référentiel de chaque parti: la section féminine du parti de l'Istiqlal s'appuyait sur le référentiel religieux, alors que les sections féminines des partis de gauche adoptaient le référentiel des conventions internationales, et militaient pour le recours à l'ijtihad, réfutant les interprétations plus égalitaires, émanant du livre sacré.

Une ligne de démarcation nous s »paraît : Clara Zetkin, le mouvement de libération des femmes, Simone de Beauvoir, Gisèle Halimi en France, Kate Millet aux USA, Houda Chaaraoui, Malik IFNI Nafiz en Egypte nous animaient pour revendiquer l'égalité hommes-femmes dans tous les domaines, et ce face aux istiqalaliennes que réfutaient le terme féminisme, prônaient plutôt la

promotion de la femme, la complémentarité hommes-femmes et certaines allaient jusqu'à admettre certains avantages octroyaient aux hommes, tels que la polygamie. Que de fois dans des rencontres nationales ou internationales, je me suis retrouvée dans ce dilemme qui divisait les activistes féminines et qui n'en profite qu'aux agents du pouvoir qui continuaient à éluder les droits des femmes au sein de la famille, avec un code de statut personnel rétrograde, et des constitutions qui ne leur accordaient que les droits politiques (électeurs et éligibles).

Or, face aux critiques des officiels, des islamistes et de certains groupuscules, taxant celles qui utilisent l'arme de l'ijtihad pour affirmer l'égalité homme-femme d'occidentales, de « laïques », voire d'hérétiques. Nous nous mettions à rechercher, nous les féministes un étayage théologiques solide et crédibles à nos argumentations sur l'égalité. Nous avons essayé de la reconquérir dans les ouvrages des théoriciens de la naissance (Nahda) et dans les écrits des rares théologiens nationaux modernistes, dont la personne d'Allal El fassi. Se livre « l'autocritique », ses positions lors de l'élaboration du code de statut personnel (1957) devenaient un véritable référentiel, que les opposants ne pouvaient contester.

Ce que personnellement j'appréciai chez ce néo salafiste c'est sa revendication d'une relecture aussi bien théologique que philosophique du Coran. « Le religieux pour lui doit être réformé, rénové pour mieux épouser les

exigences de la nouvelle société » (Youssef Blal). Dans l'autocritique, il semblait être préoccupé par les changements profonds qu'a connus le Maroc durant le protectorat, ce qui nécessitait la mise en œuvre d'approches adéquates, fondées sur le plein exercice de la raison, sur un « islam de l'action et du mouvement et non une religion de la résignation et de l'immobilisme Y. Blal) ». « La construction du Maroc indépendant requiert une approche intellectuelle fondée sur la liberté d'une élite mais de tout un peuple ».

Militant pour un islam qui affirme la liberté de choisir, la liberté de l'individu ; qui recourt à la concertation et impose l'équité, Allal El Fassi atteste que tout ce que nous observons aujourd'hui comme déclin, et tout ce que nous sentons comme despotisme sont dus à l'arbitraire des interprétations de la religion. « Les théologiens qui devaient accomplir le message de l'islam libérateur, l'ont abandonné pour n'adopter qu'un aspect politique qui leur donne droit à la domination, l'intimidation et la soumission d'autrui », (l'autocritique p 210). Positions totalement admises par les féministes et qui contrecarrent celles adoptées par l'islam officiel.

Ce théologien progressiste a initié la réflexion sur un islam libérateur qui est à l'origine des nombreuses réformes qu'il a préconisées, relatant que le rite malékite était intransigeant et qu'il fallait se référer aux quatre madahib (rites), pour interpréter le texte sacré, tout en tenant

compte de l'évolution de la société et les nouvelles aptitudes que requièrent les femmes; une des revendications centrales du mouvement féministe.

Concernant la polygamie et le tutorat, sa position était pertinente et progressiste. Il démontra une certaine liberté dans l'analyser de la société et du référentiel islamique, attestant que la polygamie est une pratique qui porte atteinte à la famille, car un homme ne peut jamais traiter de façon égale les quatre épouses. Aussi faut-il que le gouvernement l'interdise catégoriquement à l'époque contemporaine » (l'autocritique p 243). « Réaliser la réforme islamique en abolissant définitivement la polygamie, une façon d'assurer l'équité, de respecter la femme et de protéger l'islam. P 244.

Quant au mariage, il était très respectueux des normes, mais semble se révolter contre les pouvoirs du père ou du tuteur qui oblige une jeune fille une femme veuve ou divorcée de se marier à un homme qu'il a choisi pour elle. Le mariage est un contrat entre deux personnes, il suppose l'accord et l'entente entre les deux parties. Le droit du choix du conjoint concerne aussi le jeune homme qui se trouve souvent prisonnier des traditions acceptant le choix imposé par la famille.

Admiratrice de ce penseur convaincu que l'Islam, en tant que religion et philosophie de la vie n'est pas contraire à la raison, à la science ou à la technologie, il a soutenu ma réflexion et m'a particulièrement aidé à côté

des penseurs de la renaissance à œuvrer pour que les compréhensions et les interprétations du texte religieux soient conformes aux attentes, aux préoccupations et aux savoirs de l'époque. Démarche visant une reconstruction de la pensée islamique et qui était jugée par les féministes comme une théologie de la libération des femmes et de la modernité.

A sa mort en 1974, les femmes étaient nombreuses à l'accompagner à sa dernière demeure, consciente qu'il nous a légué un grand héritage qui nous sommes toujours en train de déchiffrer, d'analyser, de revisiter pour combattre les discriminations et pour barrer la route aux orientations islamo conservatrices qui mettent pays en porte à faux à toutes vellétés de changements profonds fondées sur l'égalité hommes femmes, un de principes fondamentaux des droits humains.

Pour la partie de l'istiqlal, la religion est essentielle, c'est un élément déterminant de leur arsenal. Pour Allal El Fassi, la religion musulmane dans son acceptation salafiste est la pierre d'achoppement de son projet politique.

La politique d'arabisation menée par le parti de l'istiqlal quand il participait au gouvernement de 1976? Outre l'arabisation du cycle primaire et secondaire, l'istiqlal a été le grand artisan de l'implantation de la filière des études islamiques dans les facultés des lettres tozy, p 136.

Allal El Fassi que j'ai connu
Témoignage Mohammed El Yazghi
(Ancien premier secrétaire de L'USFP)

Je n'ai personnellement connu Allal El Fassi qu'en 1957, j'avais cependant eu écho auparavant d'un homme de grand talent qui avait fait de brillantes études à la Quaraouine, le prestige universitaire qui sortait à cette époque d'une longue léthargie de plusieurs siècles.

Allal El Fassi était issu d'une famille de lettrés de Fès; l'origine du nom de famille venait de ses ancêtres, qui une fois émigrés à Ksar El Kébir avaient été surnommé par les Kasraouis «El fassi» en référence à leur ville d'origine.

A un très jeune âge, vers ses 15 ans, Allal récitait déjà des poèmes patriotiques qui enflammaient la jeunesse de Fès. On le retrouvera 5 ans plus tard, parmi le contestataire du Dahir Berbère de 1930, pas lequel la colonisation française projetait de diviser les marocains entre arabe et berbères. En 1937, entouré d'une jeune élite citadine issue de l'école occidentale, il créa le Parti National. Au moment où son compatriote Mohammed Bel Hassan El Ouazzani, fondait lui Haraka Kaoumia avec une élite de formation traditionnelle.

La France décide de l'exiler au Gabon et il ne sera libéré qu'en 1946. Il s'exilera ensuite volontairement au Caire, où soutenu par les responsables de la Ligue Arabe,

il vécut jusqu'à l'indépendance du Maroc en 1956. A son retour, il s'installa à Tanger, ville encore au statut de zone internationale.

Au moment de son exil au Gabon, ses collègues du Parti national, créent avec d'autres personnalités indépendantes, le Parti de l'Istiqlal (1943) qui mènera à la présentation du manifeste de l'indépendance en 1944. Lors de cet exil, ses collègues le choisissent comme le leader honorifique du Parti. Le secrétaire général du parti, Hadj Ahmed Balafrej, avait la mission de gérer le parti secondé par Mohamed El Yazidi et Mehdi Ben Barka, comme secrétaire administratif. Allal El Fassi assurera les pleines responsabilités du parti en 1960 à la suite de la fondation de l'UNFP par l'aile gauche du Parti.

En 1957, j'eus l'occasion de rencontrer Allal El Fassi dans des circonstances particulières. Il était précurseur a alerté la classe politique et le roi Mohamed V sur la nécessité pour le Maroc de relancer la récupération du Sahara et de la Mauritanie. Malgré leurs scepticismes de départ, ils finirent par s'aligner sur la position d'Allal El Fassi.

Dans ce contexte, en mars 1957, Mehdi Ben Barka me confia la tâche en compagnie d'Abbas Doukkali de me rendre au domicile d'El Fassi à Tanger pour y travailler sur un rapport basé sur l'étude approfondie du riche patrimoine de documents qu'Allal El Fassi détenait. Nous fûmes reçus chez lui deux semaines afin de travailler et étudier ces documents en détails; il s'agissait essentiellement

de documents du Quai d'Orsay, les affaires étrangères françaises, de la deuxième moitié du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle, des rapports des gouverneurs français à Alger et à Dakar, ainsi que quelques travaux d'explorateurs et de chercheurs sur les territoires de l'Ouest africain. L'étude de ces textes m'a amené avec Abbas Doukkali à relever tout ce qui prouver explicitement ou implicitement le caractère marocain des territoires du Sahara Occidentale et la Mauritanie, et du Sahara Orientale. Nous remîmes notre rapport à Mehdi Ben Barka ainsi qu'une copie à Allal El Fassi, document qu'il utilisera, par la suite, dans son livre blanc sur le Sahara.

J'ai découvert pendant cet intense contact avec Allal El Fassi, la profonde culture historique de cet homme concernant le Maroc et ses prolongements territoriaux. J'ai réalisé à l'époque la grande différence entre nos dirigeants formés en Occident, à qui manqué, précisément, cette culture historique du Maroc ancien et ses prolongements humains et territoriaux. Allal El Fassi, symbolisé cette autre élite, formé à Quaraouine de Fès ou à Ben Youssef à Marrakech qui avait cette grande maîtrise.

J'ai pu garder des relations des plus amicales avec Allal et ce malgré ma participation à la création de l'UNFP. Je garde d'ailleurs deux souvenirs particuliers qui sont à mes yeux révélateurs de la nature ce personnage.

Après mon enlèvement en novembre 1970 et devant le refus des autorités marocaines de reconnaître mon

arrestation, Allal El Fassi publia un éditorial retentissant dans le journal Al Alam réclamant toute la vérité sur ma disparition, pour lui, une position de principe et ce malgré nos différentes appartenances politiques.

Je n'oublierai également jamais qu'Allal El Fassi a été la première personne à venir me voir à l'hôpital Avicenne de Rabat. Je venais d'être hospitalisé à la suite de l'explosion du colis piégé qui a failli me faire perdre la vie en janvier 1973, le jour même où les officiers Amokrane et Kouira avaient été fusillés. J'étais inconscient pendant cette visite, mais cette présence durant ce moment difficile, non seulement pour moi, mais également pour mes proches, m'avait extrêmement touché à mon réveil et a laissé en moi une gratitude perpétuelle.

Mohamed El Yazghi

Allal El Fassi
Nizar Baraka,
Secrétaire Général du parti l'Istiqlal

Allal El Fassi fut à la fois un penseur lumineux et un acteur politique portant de fortes convictions et de grandes ambitions pour notre pays, le Maroc. Alem, Historien, Poète, Ecrivain, Enseignant universitaire, Analyste subtil et brillant de la société marocaine, il sut donner une dimension exceptionnelle, héroïque, à l'idée même de la politique, celle qui réconcilie l'homme d'action et l'homme de pensée.

S'il fallait sommairement décrire la pensée d'Allal El Fassi, c'est d'abord celle d'un homme libre, attaché à sa liberté et à celle de ses concitoyens. C'est aussi la pensée d'un patriote éclairé profondément animé par une farouche volonté d'assurer l'unité, l'intégrité, la souveraineté et le développement de son pays. C'est enfin celle d'un érudit qui a su conceptualiser une approche inédite pour le développement du Maroc et l'émancipation du marocain, en se basant sur les valeurs positives qui animent la société et en se penchant sur les voies et les trajectoires prometteuses du progrès tout en ne cessant jamais de les soumettre au débat.

En fait, la nation marocaine fut sa passion. Elle représentait, pour lui, la conquête des libertés, la mise en

œuvre des droits de l'homme et des vertus civiques, la préservation de l'identité plurielle, la recherche de la forme supérieure de l'humanisme marocain ; le lieu où le devoir de vérité, le respect de la parole donnée, les scrupules de l'esprit libre, l'amour du bien public et l'exigence d'égalitarisme fondent l'action politique.

Cette passion, Allal El Fassi, l'a proclamée dès le plus jeune âge et l'a liée au concept de liberté. Il n'a cessé, toute sa vie durant, de lutter pour libérer le Maroc du joug du colonialisme, pour développer ses institutions, pour élargir la pratique et le champ de la démocratie, pour favoriser l'émancipation de la femme et pour permettre à tous d'accéder à cet objet ultime qu'est l'égalité des chances et des opportunités; objectif érigé en principe fondateur de la doctrine politique du parti de l'istiqal.

La pensée politique d'Allal El Fassi vise, d'abord et avant tout, à renforcer les fondements de la cohésion et de l'unité nationale en se basant sur une profonde connaissance du génome social et sociétal du pays. Sa maîtrise des fondements et des finalités de la religion musulmane l'incita à privilégier la raison et à promouvoir les valeurs de responsabilité, d'intégrité, du juste milieu et d'ouverture pour aborder un sujet, élaborer un concept ou proposer une orientation politique.

Son patriotisme couplé à une approche pluridisciplinaire et à un sens politique aiguisé est à l'origine d'une pensée politique globale et d'un projet sociétal ancré dans la

réalité marocaine. Le Maroc vu par Allal El Fassi est un pays tourné vers la modernité, fédéré autour de la monarchie et qui s'épanouit dans le cadre de la démocratie où marocaines et marocains bénéficient d'une citoyenneté pleine et de l'égalité des chances sur les plans politique, économique, social, environnemental et culturel.

Un pays souverain uni, sûr de ses atouts et de ses potentialités qui se projette avec confiance et assurance dans l'avenir. Un pays fort de son histoire et de sa richesse culturelle qui favorise l'émancipation des femmes et de hommes à travers l'école, le travail et la famille. Un Maroc dans lequel les différences convergent pour renforcer la richesse du pays, sa cohésion et le bien-être collectif.

Il a porté de toute son âme la devise de notre pays - Dieu, la patrie, le roi- convaincu que ce sont là les trois piliers qui fondent, préservent et fédèrent la nation marocaine. Il ne céda jamais à ceux qui, marocains ou étrangers, ont espéré un jour fragiliser les fondements de la nation en sacrifiant, à cet effet, plusieurs années de liberté subissant l'exil et la privation.

A la violence, il a opposé le verbe, les concepts, les alternatives et l'action constructive. Aux sirènes du pouvoir, il a opposé les fondements de la cohésion nationale et l'intérêt suprême du pays. A la joie de l'accomplissement, il a opposé la nécessité de redoubler d'efforts pour permettre à toutes et à tous d'accéder à la citoyenneté. Aux tentatives de division et de déstabilisation,

il a opposé l'apaisement, le dialogue et la persévérance de l'action en faveur d'une réforme structurante et systémique du pays.

Tout au long de son remarquable parcours, ce grand leader n'a cessé d'interpeller les esprits et la raison pour ouvrir la voie à l'émancipation et au développement d'un peuple à la fois riche par sa culture et son histoire et ancré au sein d'une nation résolument orientée vers l'avenir et foncièrement libérée de toute fracture artificielle. Il a en effet considéré, dans son ouvrage l'autocritique, que « la pensée et la réflexion sont le phare qui doit éclairer notre chemin. Allons de l'avant, éclairés par notre raison libérée de toute autre cause d'agitation contemporaine ».

C'est la raison pour laquelle il a considéré, dans le projet de société qu'il a porté et défendu, que généraliser l'accès au savoir et développer la pensée critique constituaient la priorité de toute action publique car c'est le seul moyen de permettre aux marocains d'accéder à une véritable citoyenneté et au bien-être.

On dit souvent que ce sont les circonstances qui font les grands hommes. Allal El fassi fait partie de ces grands hommes qui ont imprégné l'histoire de notre pays, mais aussi à travers son combat et ses écrits politiques, son œuvre littéraire et son engagement humaniste une promesse d'espoir pour l'avenir. C'est pourquoi nous avons, aujourd'hui, la responsabilité, au sein du parti de l'istiqlal, de poursuivre

ce combat et de procéder à un renouvellement perpétuel de notre pensée politique, fondée sur l'autocritique et la quête permanente de liberté, de démocratie et d'égalitarisme dans le respect des fondamentaux de notre nation. Cet héritage comporte aussi une promesse envers notre patrie et nos concitoyens et une exigence permanente de proposer des solutions et des alternatives afin de répondre aux besoins et aux attentes des marocaines et des marocains. Nous avons aussi la responsabilité d'encadrer la population et de susciter le débat car nous sommes convaincus, comme le rappelait Allal El fassi, qu' « une conscience lucide est l'unique moyen de rebâtir notre société ».

LE ALLAL

Témoignage Abdelawahed El fassi

(Fils d'Allal El Fassi, ancien ministre)

J'ai emprunté ce titre au grand homme de lettre, Mohammed Sebbagh, qui a intitulé son livre sur Allal El Fassi. Ce titre est fort bien choisi car il explique ce que pensent tous ceux qui ont connu Allal, à savoir qu'il était unique.

Je ne parlerai pas de mon père, bien qu'il y ait beaucoup de choses à dire sur l'homme en dehors du leader, que j'ai pu observer pendant les six dernières années de sa vie et de très près. La sensation qu'on avait devant lui, c'est qu'il était le père de tous de la même manière qu'il était le mien.

C'est surtout du maître à penser auquel je voudrais m'intéresser. J'aimerais avant tout citer comme introduction ce qu'ont écrit trois personnalités pour lesquelles j'ai la plus grande estime.

- ✓ Sa Majesté Hassan II a dit devant son cercueil : « Allal pouvait renoncer à tout, sauf à la science. C'était un grand savant qui s'est intéressé à tous les domaines. Il écrivait sur tous les aspects de la pensée arabo-islamique. Il a également mis en évidence

l'école arabo-andalouse dans le domaine de la grammaire lors d'une conférence qu'il avait donnée en Iran sur Sibaweih ».

- ✓ Al Mokhtar Essoussi a écrit : « Nous l'avons choisi comme président de notre premier groupement secret bien qu'il était le plus jeune d'entre nous du fait de son intelligence, sa capacité à comprendre et à assimiler, à ses poèmes, et au respect dont il jouissait auprès de tous nos compagnons ».
- ✓ Abdelkarim Ghallab a écrit: « Son leadership s'est développé au fur et à mesure qu'il menait différents combats: celui de l'indépendance, de la libération, du Sahara, de la démocratie, de l'égalitarisme, pour la libération des séquelles du colonialisme, sur la pensée et la langue, la dignité, contre le sous-développement, le charlatanisme... ».

Il s'agit de Allal qui a estimé que la démocratie était éthique, qui a parlé des droits et devoirs des citoyens et du citoyen Roi qui avait la confiance du peuple et qui trouvait toujours la formule magique qui restait gravée dans les esprits. A titre d'exemple, en 1962 lors d'un meeting à Casablanca pour la campagne du référendum, il avait fini son discours en disant devant des dizaines de

milliers de personnes: « citoyens de Casablanca, votre ville est blanche, et vous allez voter pour le bulletin blanc ». Allal qui disait après sa maladie à ceux qui lui demandaient de ralentir et de se reposer : «je ne mourrai pas avant de mourir ». Enfin, Allal qui a parlé, quelques minutes avant sa mort, des deux sujets auxquels il s'intéressait le plus : la Palestine et le Sahara.

Chaque nation est fière de son patrimoine culturel et civilisationnel et de ce qu'elle a apporté à la pensée humaine comme éléments de progrès, d'évolution, de libération et de grandeur.

La nation marocaine n'est pas en reste dans ce domaine et a de quoi être fière de ce qui la différencie des autres nations. Car le Maroc, où siège la plus ancienne des universités du monde (Al Qaraouiine) a, de ce fait, été le berceau de sommités intellectuelles, d'une élite d'érudits et de symboles de la pensée culturelle dont le rayonnement s'est étendu à toutes les régions du monde dont particulièrement le monde arabe et musulman.

Parmi les grandes figures qui continuent de susciter l'intérêt de nombreux chercheurs et analystes, issus de différents domaines, on trouve le savant éclairé, le théologien consciencieux, le politicien chevronné, le patriote/soufi, l'homme de culture engagé et poète inspiré Allal El Fassi.

La vie de Allal El Fassi peut être scindée en deux

phases, apparemment distinctes, mais néanmoins intrinsèquement liées et complémentaires. La première est celle de la lutte nationale et du militantisme pour la libération de l'ensemble du territoire et de la nation du joug du colonialisme étranger. Tandis que la seconde correspond à la libération de l'individu dans le but de construire son identité de citoyen, de booster l'émergence de la renaissance de la nation marocaine et soutenir son développement en tant que nation une et unifiée et l'ériger comme une puissance parmi les nations.

Depuis ses 15 ans, encore jeune étudiant, Allal El Fassi a entrepris l'action de rassembler un groupe de jeunes nationalistes désireux de mener une lutte consciente, engagée et courageuse pour contrecarrer les politiques colonialistes. Il a également poursuivi son action en organisant des rencontres nocturnes où il dispensait des cours dans le but de diffuser et répandre la connaissance afin d'éveiller et attiser les consciences et combattre l'ignorance, la superstition et la peur du cœur de ses concitoyens.

Cette action a fini par produire des effets concrets et a donné ses fruits, notamment à travers les grandes manifestations organisées par ses compagnons nationalistes et lui-même contre l'instauration du dahir berbère de 1930.

Ses positions nationalistes se sont succédées et développées associant la pensée à l'acte révolutionnaire concrétisé par une action sur le terrain visant à contrecarrer l'action des

forces d'occupation qui, ont vainement usé de tout leur arsenal de répression pour l'arrêter. Une répression qui allait crescendo et prendre des dimensions plus poussées commençant par l'interdiction puis l'emprisonnement pour enfin se terminer par l'exil en Afrique équatoriale pour une durée de 9 ans.

L'humanisme chez Allal El fassi

Ce qui caractérise la personnalité de Allal El fassi c'est cette dimension humaine qui dépasse toutes les limites. Une dimension qui va au-delà des patries et des Etats, des religions et des croyances, des langues et des cultures. Car pour lui l'être humain est un, et cette humanité partagée devrait être un creuset d'amour, de bienfait et de solidarité. La prise de conscience de cette humanité serait alors la meilleure prévention contre les guerres et l'égoïsme destructeur.

Toute sa vie, Allal El Fassi s'est battu pour essayer de faire reprendre conscience des qualités qui constituent l'essence de l'être humain. Des qualités qui devraient être innées mais perverties et détruites par l'homme lui-même. Il estimait que cette destruction est une offense à l'honneur que nous a fait Dieu en nous donnant la vie.

La poursuite de cet idéal, il l'a commencée auprès et à partir de sa propre personne, de sa famille et de son petit monde avant de l'élargir vers la nation marocaine, puis musulmane et enfin vers les régions qui subissaient le

jou du colonialisme occidental en Afrique et Asie. Ce qui fait que l'humanité tel que la concevait et qui était incarnée par la conduite de Allal El Fassi, ne s'exprimait pas en tant que sentiment seulement, mais surtout en sacrifices sans fin.

Nous nous trouvons donc en face d'un grand penseur, un homme de culture, un homme politique engagé qui a œuvré et s'est sacrifié pour la libération de son pays et du citoyen du jou du colonialisme et de celui de l'ignorance et l'obscurantisme.

C'est en passant par « l'autocritique » qu'il a réussi à établir une vision globale pour une société de justice et de solidarité, stable et développée sur le plan économique et social. Une société qui se caractérise par sa propre identité et par son humanisme, ouverte sur son environnement musulman et international.

La mise en évidence de certains aspects de cette vision, nous permettra de suivre la voie qu'il voulait suivre dans sa vie politique et militante pour la renaissance de la nation marocaine, forte grâce à l'homogénéité de ses composantes et la stabilité de sa foi, jouissant de sa liberté et de sa souveraineté.

Le Nationalisme de Allal El Fassi

La nation de Nationalisme chez Allal El Fassi part de la conviction au sacrifice. Il est pour lui le qualificatif qui

exprime l'amour inconditionnel pour la nation en lui jurant fidélité et de la servir. En fait la nation et la patrie l'habitaient corps et âme. Il était soufi dans son nationalisme. L'amour pour son pays coulait dans son sang comme la vie et n'avait de fin qu'avec celle de la vie. Et c'est ce qui explique tous ses sacrifices et tout ce qu'il a enduré pour son pays, dont les neuf années qu'il a passées en exil forcé, loin des siens dans les lointaines contrées africaines, surtout au Gabon, dans un village nommé Muela, loin de tous et de tout.

Les problèmes de son pays le hantaient et étaient présents partout, que ce soit dans ses poèmes, ses livres, ses discours ou lors de ses nombreux voyages et déplacements à travers le monde pour défendre la cause marocaine, au point que son nom et devenu synonyme de nationaliste. Le surnom qu'il préférait en dehors de toute idéologie.

Pour que ce mot prenne tout son sens et reste vivace pour toujours, Alla en a fait un comportement actif et dynamique, avec comme but la libération totale et globale du territoire national et la formation d'un citoyen responsable. C'était pour lui un engagement qui devait persister toute sa vie et qui continuerait même après sa mort.

Le courage de l'expression et de l'opinion lors des prises de position

Le courage en tant que valeur et comportement était une des qualités premières chez Allal El Fassi. En fait c'était un stimulant fort qui lui permit d'exprimer ses convictions, opinions et prises de position ou de pénétrer un des champs de la connaissance et de la pensée digne d'intérêt et qui peut s'accorder avec le projet de société qu'il veut élaborer.

Pour ce faire, il ne s'est pas contenté de la pensée et culture islamique dont il avait tous les secrets, mais il s'est intéressé et a approfondi son savoir dans d'autres domaines concernant la sociologie, l'économie, les sciences juridiques et la politique. Ce qui lui a permis d'épouser des idées qu'il n'a pas hésité à exposer et à défendre.

Son courage l'a poussé à sonder la culture et la pensée occidentale, à bénéficier des idées de leurs grands penseurs, à discuter et comparer leurs idées. Il a écrit : « Les occidentaux ont par le passé puisé dans nos connaissances, rien ne nous empêche d'en faire de même et de les adapter à nos besoins et aux normes de notre philosophie et de notre culture. J'ai déjà démontré que nos ascendants tiraient toute leur science du Coran... Le devoir de nos savants contemporains est de s'intéresser aux études et de faire les comparaisons nécessaires et les équivalences afin d'accéder à de nombreuses connaissances nouvelles et même d'approfondir ces connaissances en les intégrant dans leurs creusets pour en extraire une partie de la science islamique ».

Le courage de Allal El fassi l'a amené à prendre des positions politiques courageuses et même téméraires malgré le désaccord de nombreux de ses compagnons. Parmi ces positions, l'affaire du Sahara Marocain pour laquelle sa foi n'a jamais été ébranlée et il a tout fait pour l'incruster dans la conscience des citoyens par tous les moyens. Il a pris sans arrêt sa défense auprès de l'opinion internationale et les grands décideurs de ce monde sur toutes les tribunes. Ce fut d'ailleurs le dernier mot qu'il a prononcé avant la Chahada et avant de rendre l'âme.

Allal a toujours pensé que croire en quelque chose c'est croire en la possibilité de la réaliser. Il a dit : « Si j'œuvre pour réaliser ce en quoi j'ai foi, ceci est par lui-même une réussite ». Une preuve de courage dans l'expression de son opinion est la position qu'il a exprimée lorsque les officiers libres ont pris le pouvoir en Egypte en leur demandant (à l'armée) de retourner à leurs casernes et de laisser le pouvoir au peuple ; ce qui a provoqué la colère du nouveau pouvoir. Mais c'était une question de principe.

L'action est une responsabilité

Agir c'est prendre ses responsabilités. Toute action aboutie à un résultat quel qu'il soit. Allal estime qu'il y a deux types de responsabilités. La responsabilité que l'on prend, chargé par les autres et qu'il considère comme un devoir à partir du moment où on accepte de la prendre et qu'il nous incombe de l'assumer et d'agir pour mieux

l'accomplir. Le deuxième type de responsabilité, plus important et plus lourde, il s'agit de celle que l'on s'assigne soi-même et que l'on choisit de prendre.

Le premier type a l'avantage d'être partagé avec d'autres personnes. La charge étant répartie, elle est plus facile à porter. Le deuxième type se base sur les convictions personnelles et les capacités propres pour assumer l'action et ses conséquences. Allal El Fassi a assumé ces deux types de responsabilités avec une prédiction pour le deuxième type.

Depuis son plus jeune âge, il s'est imposé des devoirs et des responsabilités, tous liés à ses convictions et à son amour pour la patrie. Toute son action tournait autour du respect de la dignité humaine. Cette dignité qui fait de l'homme ce qu'il est et qui le place au premier rang parmi les créatures divines et qui le rend capable d'exécuter la mission qui lui est impartie sur cette terre. Allal El Fassi estime que pour réussir, l'être humain a besoin d'un certain nombre de facteurs liés entre eux et dont le plus important est la liberté dans son sens le plus large, ni incomplète, ni fragmentée ; liberté politique, idéologique, économique, sociale. La liberté de la nation et du citoyen.

La dignité ne peut exister sous le joug de l'occupation étrangère ou celui de la féodalité ou du despotisme. La dignité ne se donne pas. Elle doit être arrachée par le militantisme, la lutte et les sacrifices. Le nationalisme est un moyen pour atteindre ce but. Un autre moyen est

représenté par le militantisme pour l'identité marocaine arabo-musulmane qui a pour fin de libérer le marocain de toute dépendance ou suivisme qui sont de vraies servitudes. De même que la lutte pour les droits de la femme, lutte qu'il a entamé dès les années trente, qui était un combat pour la dignité de la moitié de la société. Un de ses poèmes en est la preuve :

«C'est une honte que la fille reste emportée par l'ignorance, sans espoir de progrès. Montrer lui la route de la réussite, pour qu'elle puisse prendre l'échelle, vers les plus hauts lieux de la connaissance».

La démarche politique et l'égalitarisme économique sont deux moyens pour construire la nation et le citoyen. Allal El fassi avait une foi inébranlable en la démocratie à partir de ses recherches sur l'histoire de la gouvernance en islam du temps du prophète et de ses califes et qui a été érigée sur le principe de la « choura » comme rapporté dans le Coran.

A partir des paroles d'Allah dans la Sourate Achoura (consultations) verset 38 : « qui répondent à l'appel de leur Seigneur, accomplissant la Salât, se consultant entre eux à propos de leurs affaires, dépensent de ce que nous leur attribution » (traduction Hamidullah) et de la parole d'Allah dans la Sourate (Ali Imrane) verset 159 : « Mais si tu étais rude, au cœur dur, ils se seraient enfuis de ton entourage. Pardonne-leur donc et implore pour eux le

pardon de Allah et consulte les à propos des affaires... »
(traduction Hamdullah).

Lorsque les musulmans se sont éloignés de ce principe, ils tombèrent dans une dictature sanguinaire et ils connurent la division. Ainsi apparurent les premiers signes de faiblesses; ce qui permet à d'autres nations de les asservir et de les humilier.

C'est sa foi en le citoyen et sa liberté, qui a convaincu Allal que la démocratie réelle est celle qui a été conçue par les enfants du pays ; à savoir les marocaines eux-mêmes, des citoyens libres et libérés de toute domination et non celle (la démocratie) qui émane d'instances préfabriquées, basées sur le tribalisme, le sectarisme et l'intérêt personnel. C'est ainsi qu'il participa à toutes les étapes de la démocratisation du pays.

La démocratie politique n'est pas une fin en soi, mais un moyen nécessaire pour édifier ce qui est plus important, à savoir la démocratie économique et sociale. Ce qui confirme cette donnée, c'est qu'en moins d'un mois après le référendum pour la première constitution du royaume (le 7 décembre 1962), il présenta au nom du parti de l'Istiqlal, à sa Majesté et au peuple marocain le manifeste de l'Egalitarisme économique et social (11 janvier 1963).

Le peuple

Le mot «peuple» a toujours existé dans le dictionnaire linguistique marocain, mais avec un sens plutôt péjoratif, à savoir la plèbe. Et c'est malheureusement à ça que veulent revenir certains détracteurs, pour détruire l'effort fait par les nationalistes, et à leur tête Allal El Fassi ; effort pour faire de ce terme un élément unificateur et symbole d'unité.

Grâce aux grands efforts faits par Allal El Fassi et de différentes façons dont la poésie nationaliste, les poèmes chantés par les enfants et les jeunes au début du mouvement nationaliste et de résistance contre l'occupant, que le mot peuple marocain a pris la place de la tribu, de la cité, de la région et de la province. Le but étant de s'éloigner de l'appartenance tribale et du racisme et mettre fin à toute division, mettant ainsi en évidence le peuple marocain en tant qu'entité unifiée et forte de ses composantes diversifiées, liées entre elles et complémentaires.

Cette unité fortement intégrée s'est révélée dans toute sa grandeur lors de la mise en échec du dahir berbère, lorsque le peuple marocain est sorti dans la rue en criant « nous sommes un seul peuple formé d'Arabes et d'Amazighes. Vous ne pouvez créer la division entre nous ». Allal a composé un poème chanté disant :

**« Une voix appelle les marocains qu'ils soient
Amazighs ou Arabes qui pousse la jeunesse marocaine**

à mourir pour sa patrie ».

Il dit également :

« Nous refusons toute division même si on nous mène à l'échafaud et même si nos dépouilles sont déchiquetées en sacrifice pour la nation ».

Le combat de Allal El fassi pour le Sahara, Sebta et Melilia n'avait pas pour but seulement, le retour de la terre vers la mère patrie, mais également le retour des habitants de ces régions, de ces villes et de ces enclaves vers leur origine, à savoir le peuple marocain agressé et divisé par le colonialisme.

Pour tout cela, il voulait faire du Parti de l'Istiqlal un parti unificateur de sorte que tout adhérent ne pourrait être que marocain d'abord et avant tout. A partir de cela, il estimait que le parti était comme une « gare de triage » où se réunissent tous les trains avant de prendre des destinations diverses sans jamais se rejoindre, mais dans l'intérêt de tous.

Il a toujours appelé à l'unité de la langue estimait qu'elle jouait un rôle déterminant dans l'unité d'un peuple. La langue devrait être considérée comme une valeur fondamentale qui pourrait donner le sens réel d'un peuple dont l'élément fondateur est l'entente et la compréhension qui ne peut se faire que par une langue unique.

Un autre facteur très important pour unifier un peuple et renforcer sa cohésion et lui permettre de prendre une

place prépondérante parmi les peuples est l'éducation et l'instruction. C'est pour cela qu'il préconisait la généralisation de l'enseignement. Il considérait que l'unité du peuple pouvait se désagréger si une partie de ce peuple pouvait profiter de l'instruction grâce à l'intervention de l'état alors que l'autre partie restait analphabète du fait de la marginalisation de l'état. Allal El fassi a dit, dans ce sens, dans un de ses poèmes :

« Revendiquez l'obligation de l'enseignement pour que tous nous soyons instruits et éduqués ne le réservez pas au garçon ou à la fille ne faites pas qu'il soit interdit au pauvre la science est un bien qui appartient à tous ne privez personne de ce droit ».

En conclusion, Allal El Fassi refusait que ce peuple reste sans âme et sans identité comme le voulait le colonisateur. Malheureusement ce que nous voyons aujourd'hui est une reproduction de l'ancien projet de l'occupant, et ceci en faisant fi de tous les acquis pour lesquels se sont sacrifiés les héros du mouvement national. Ils voudraient le retour à la politique coloniale qui visait à diviser ce peuple, dans un but bien précis. La seule différence c'est que maintenant c'est par la main des marocains, séquelles du colonialisme.

Rabat le 11 février 2019
Abdewahed El Fassi

Une bibliographie sélective sur ALLAL EL FASSI, en français

- 1-Attio Gaudio- Allal El Fassi ou l'Histoire de l'Istiqlal
Éditions Alain Moreau, 1972, Paris
- 2-Attio Gaudio- Guerres et Paix au Maroc
Éditions Karthala, 1992, Paris
- 3-Mohamed El Alami- Allal El Fassi, patriarche du
nationalisme Marocain.1972 (sans date- Maroc).
- 4-Ahmed Ktiout- Allal El Fassi, le réformateur 1996,
Rabat
- 5-Albert Maurice-A la proue du nationalisme marocain.
Bruxelles, sans date.
- 6-sur l'ensemble des œuvres d'Allal El Fassi (imprimés
et manuscrits), consulter le site du Parti Istiqlal et
Fondation Allal El Fassi: WWW.istiqlal.info/f